

BULLETIN

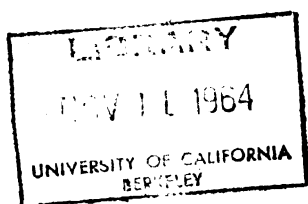
DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES

SCIENTIFIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

DE LA

VILLE DE DRAGUIGNAN,



TOME XVII.

buck - black
17-18
1888-1891
(new)

1888-1889.

DRAGUIGNAN

IMPRIMERIE DE C. ET A. LATIL, BOULEVARD DE L'ESPLANADE, 4

LA
CAMPAGNE DU DUC DE SAVOIE
EN
PROVENCE
ET
LE SIÈGE DE TOULON
1707
PAR
M. G. DE GROSSOUVRE.

Situation générale de la France au printemps de 1707.

Avant d'entreprendre l'étude de la campagne du duc de Savoie en Provence pendant l'été de l'année 1707, il convient de rappeler brièvement quelle était, à l'époque de ces événements, la situation politique et militaire de la France. Il nous faudra ensuite indiquer les positions occupées par les deux armées en présence sur notre frontière des Alpes et les mouvements qui précédèrent l'invasion de notre territoire.

Au printemps de 1707, il y avait déjà cinq années que la France, aux prises avec une coalition redoutable, luttait sur toutes ses

frontières avec des fortunes diverses, n'ayant presque à compter que sur ses seules ressources. Cette guerre, dite de la succession d'Espagne, se personnifie, chez nos adversaires, dans trois hommes, peut-être plus à craindre par l'entente parfaite avec laquelle ils agissaient contre nous que par leurs très réels talents. C'étaient : le duc de Malborough, Heinsius et le prince Eugène, tous trois ennemis acharnés de Louis XIV et de la France, animés par des pensées de haine et de vengeance personnelles plus encore que par la noble ambition de grandir leurs pays aux dépens d'une puissance dont les richesses, le superbe développement et la gloire portaient ombrage aux voisins.

Churchill, duc de Malborough, commandait depuis 1702 les troupes anglaises et hollandaises. Guerrier infatigable pendant la campagne, négociateur agissant pendant l'hiver, il allait à la Haye et dans les cours d'Allemagne chercher des secours et entretenir ou exciter les haines de nos ennemis.

Voltaire le prétendait « l'homme le plus fatal à la grandeur de la France, qu'on eût vu depuis plusieurs siècles ».

Heinsius, le grand pensionnaire de Hollande, le secondait trop bien dans ses vues : aidé du greffier Fagel, « il faisait mouvoir les ressorts de la moitié de l'Europe contre la maison de Bourbon ». Enfin, le prince Eugène de Savoie, grand vicaire de l'Empire, commandant en chef à l'armée et ministre à Vienne, instruit par l'expérience de nombreuses campagnes ; était un adversaire des plus redoutables par son habileté et sa haute valeur personnelle.

Tandis que nos ennemis avaient gagné en forces pendant les luttes précédentes et avaient su trouver dans leurs défaites

même les enseignements nécessaires pour vaincre à leur tour, la France s'affaiblissait dans ces guerres continuelles, et la situation, naguère encore si prospère, devenait plus sombre de jour en jour.

Après une période de développement inouï, il semblait que notre pays s'épuisât. Les grands hommes du règne étaient presque tous morts. A une époque d'expansion prodigieuse succédait un moment d'atonie. Les glorieuses années du grand roi étaient passées, la fortune commençait à nous être infidèle. Et puis, Louis XIV vieillissait : âgé de plus de 65 ans, « il était devenu plus retiré et ne pouvait plus aussi bien connaître les hommes ; il voyait les choses d'un trop grand éloignement, avec des yeux moins appliqués et fascinés par une longue prospérité. » Chamillart, « plus honnête homme que ministre », cumulait les finances et la guerre. Il n'était pas, à un pareil moment surtout, de taille à soutenir deux fardeaux déjà lourds pour Colbert et Louvois.

Certainement, Louis XIV pouvait mettre à la tête de ses armées des généraux capables de tenir tête à Malborough et au prince Eugène ; il avait encore Villars, Catinat, Vendôme, Boufflers, Berwick ; mais, outre que ceux-ci n'avaient plus les vieilles et solides troupes d'autrefois, ils étaient trop souvent déplacés, et recevaient fréquemment la mission ingrate de réparer les fautes d'un chef plus adroit à Versailles qu'habile en campagne. « Les généraux étaient souvent gênés par des ordres précis, comme des ambassadeurs qui ne doivent pas s'écarter de leurs instructions (1) ». La discipline militaire n'était plus ce que

(1) Voltaire. *Siècle de Louis XIV*, *passim*.

Louvois l'avait faite ; les régiments n'étaient au complet ni comme hommes , ni comme officiers. Ajoutons enfin que , les années précédentes , nos troupes , presque toujours victorieuses depuis Rocroy , avaient vu la défaite. La situation financière s'aggravait de plus en plus , et le récent soulèvement des populations protestantes du midi avait encore accru les embarras intérieurs.

Nous n'avions eu dans cette guerre que des alliés d'un assez médiocre secours , les princes de Bavière , le Portugal et le duc de Savoie. Le Portugal n'avait pas tardé à nous abandonner pour se mettre à la remorque de l'Angleterre , et le duc de Savoie jugeait bientôt prudent de nous trahir pour se placer sous la tutelle du plus puissant. Ce prince n'avait pas cessé , du reste , d'entretenir des relations avec les alliés , et il appliquait , une fois de plus , la maxime qu'on lui prête : « Il faut toujours avoir des souliers de rechange (1) ». La Feuillade avait bien occupé Nice , le duc de Berwick en avait bien enlevé le château (2) , après un siège aussi difficile qu'habilement conduit ; mais ce n'était qu'un fait d'armes sans influence bien efficace sur la marche générale des opérations.

La situation devenait chaque jour plus mauvaise. La bataille d'Hochtedt (10 août 1704) avait coûté à Louis XIV la plus florissante armée et tout le pays du Danube au Rhin. La déroute de

(1) Daresté, *Histoire de France* , tome VI , page 30.

(2) La Feuillade occupa Nice , moins le château , au mois d'avril 1705 et marcha vers le Pô. — Le duc de Berwick passa le Var le 31 octobre de la même année avec une petite troupe de 15 bataillons d'infanterie et vint assiéger le château dans lequel il entra le 5 janvier 1706. Toutes les fortifications furent rasées.

Ramillies (23 mai 1706) avatt fait perdre toute la Flandre jusqu'aux portes de Lille.

A ces désastres venait encore s'ajouter la journée de Turin (7 septembre 1706). Le maréchal de Marsin, trop soucieux d'obéir à des ordres de Versailles, restait sur la défensive, alors que les circonstances et les adjurations de ses compagnons d'armes, du duc d'Orléans en particulier, lui faisaient un devoir de sortir d'une position défectueuse. La bataille, acceptée dans des conditions désavantageuses, devenait une véritable déroute.

« Les français n'avaient pas eu plus de deux mille hommes tués dans cette bataille, mais le carnage fait moins que la consternation (1) ».

Nos troupes avaient dû évacuer la vallée du Pô et bientôt après, à la suite d'une convention avec l'Empereur, nous abandonnions la plupart des places que nous occupions de l'autre côté des Alpes, pour que leurs garnisons et la petite armée encore victorieuse du comte de Medavi pussent se retirer sans être inquiétées (2).

« Tous les ennemis de la France semblaient vers la fin de 1706 et au commencement de 1707, acquérir des forces nouvelles, et la France toucher à sa ruine. Elle était pressée de tous les côtés et sur mer et sur terre; cependant, malgré tant de désastres, le corps de la France n'était pas entamé, et dans une guerre si malheureuse, elle n'avait encore perdu que des conquêtes. »

(1) Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*

(2) Le comte de Medavi-Grancey, à la tête d'un corps de 15,000 hommes, avait remporté sur les Autrichiens, le 9 septembre 1706, la victoire de Castiglione; mais, le 13 mars suivant, il signait la capitulation de Mantoue qui lui permettait de ramener en France des troupes qui ne pouvaient être secourues.

Louis XIV fit face partout. Quoique partout affaibli, il résistait ou protégeait ou attaquait encore de tous côtés.

Les Espagnols, enfin irrités de l'intervention des armées de la coalition, se joignirent en masse à nos troupes, et Berwick remporta des victoires (1707). « Cette nation, qui semblait naguère assister passivement aux grandes luttes dont elle était l'enjeu, se leva pour y intervenir avec ses passions violentes et son indomptable tenacité. Elle n'avait pu donner à Philippe V des troupes régulières ; elle lui donna tout à coup des légions de volontaires (1) ».

Presque au même moment, le maréchal de Villars réparait en Allemagne le désastre d'Hochstedt (victoire de Stolhoffen, 22 mai 1707), et poussait nos troupes jusqu'à la vallée du Danube.

Par contre, sur la frontière du Sud-Est, l'invasion semblait imminente ; nous ne tenions plus que quelques débouchés sur le revers oriental des Alpes.

(1) Daresto, *Histoire de France*, tome VI, p. 78.

Les préliminaires de l'invasion.

Forts de leur succès devant Turin , les alliés allaient tenter de porter la guerre sur le territoire français. Dès le printemps de 1707 , ils concentraient leurs troupes au pied des Alpes et menaçaient notre frontière.

Le duc de Savoie disposait de 60 à 70 mille hommes, dont près de 40,000 des contingents allemands du prince Eugène. Vers la fin de mai , ces forces s'organisaient dans trois camps : un au sud , aux environs de Coni à Busca ; un au nord, près d'Yvrée, à Pavone ; le troisième au centre , vers Pignerol , à Orbassano. Le 13 juin, le duc de Savoie et le prince Eugène étaient à Turin ; le 20 du même mois , tous les rassemblements de l'ennemi étaient achevés.

Il était difficile de présumer quel pouvait être le projet des alliés ; le choix des emplacements devait laisser planer la plus complète incertitude sur leurs intentions.

Le camp d'Yvrée se trouvait à portée du val d'Aoste et menaçait à la fois le grand et le petit Saint-Bernard. Le camp d'Orbassano entre les vallées de la Clusone et de la Doire Ripaire pouvait permettre aussi bien une attaque contre les passages du Cenis que contre ceux du Genève. Enfin , le camp de Busca paraissait autant menacer la vallée de Barcelonnète , ou celle du Queyras, que le comté de Nice et la Provence. La concentration

de toutes ces forces, en vue d'une attaque unique, pouvait s'effectuer rapidement.

On savait bien, en France, qu'une flotte Anglo-Hollandaise croisait dans la Méditerranée; mais cette escadre n'avait-elle pas déjà agi contre les côtes de la péninsule espagnole? Fallait-il conclure de suite que le but de l'ennemi était l'invasion de la Provence; qu'il n'y avait à faire face que de ce côté; que l'on devait même dégarnir de troupes et la Savoie et le Dauphiné, pour ne se préoccuper que de la défense de la ligne du Var? Pareille manœuvre eut été au moins imprudente. Telle est, cependant, l'idée émise par l'auteur d'une très intéressante histoire du siège de Toulon. M. Laindet de la Londe (1), se plaçant à un point de vue trop exclusif, a accusé presque le ministère et la cour de haute trahison, pour n'avoir pas agi de la sorte. Le même écrivain nous dira cependant que le duc de Savoie s'était vanté de porter ses armes dans le Lyonnais. On conviendra que la route eut été singulière.

Il est plus conforme à la raison de penser que, sans les dispositions adoptées par le maréchal de Tessé pour couvrir les débouchés des Alpes et aussi sans la pression exercée sur les alliés par l'Angleterre et la Hollande, désireuses de ruiner la marine française (en détruisant le nouveau port de guerre créé sur la Méditerranée), ce n'est pas vers la Provence que le duc de Savoie eut dirigé ses coups.

C'était, en effet, le maréchal de Tessé qui, à la suite de l'éva-

(1) *Histoire du siège de Toulon, par le duc de Savoie*; par Ch. Laindet de la Londe. Toulon, 1834.

cuation du Piémont , avait été chargé par Louis XIV de la défense de notre frontière du Sud-Est. Le maréchal avait distribué aux abords des passages les 78 bataillons placés sous ses ordres.

M. de St-Paters avec 5,000 hommes gardait le val d'Aoste face au camp d'Yvrée.

Le comte de Médavi , disposant de 16 bataillons, occupait une position centrale à Conflens, au confluent de l'Arly et de l'Isère , couvrant ainsi les débouchés du Mont-Blanc , à portée de se jeter dans la Maurienne pour secourir Suze , si cette place était menacée.

Dix bataillons occupaient le mont Genève pour en défendre les passages et servir de soutien à onze autres bataillons qui se retranchaient à Pérouse sur la Clusone , vis à vis Pignerol. Dix bataillons étaient dans la vallée de Barcelonnette et dix en Provence.

Trente-huit escadrons de cavalerie , dispersés en arrière à portée des fourrages , pouvaient être appelés en cas de besoin.

Briançon était le quartier général du maréchal de Tessé , qui pouvait de cette position centrale rayonner dans n'importe quelle direction et se porter vers la vallée menacée. Des travaux de défense étaient faits à tous les passages , et la situation de l'armée française devenait chaque jour plus rassurante.

Partout , sauf vers le sud , nous avions pied sur le revers oriental des Alpes dont nous tenions les débouchés. Si les alliés avaient la facilité de se porter en force vers un quelconque des points de notre frontière, ils devaient y rencontrer une résistance bien organisée , qui donnerait aux troupes de secours le temps d'arriver.

Seule, peut être, la défense de la Provence pouvait paraître négligée. Le fort Montalban, en avant de Nice, avait bien une garnison française; la place d'Antibes était complètement pourvue, mais le général de Sailly ne disposait guère que de six bataillons pour la défense de la ligne du Var. Un régiment de cavalerie, les dragons de Languedoc, était campé sur les bords de l'Argens.

Toutefois, de la vallée de Barcelonnette, par le col d'Allos, des renforts pouvaient arriver assez promptement.

Telle était, exposée en peu de mots, la situation respective des deux armées, au milieu du mois de juin.

Vers quel point les alliés allaient-ils porter leurs coups? Le duc de Savoie se tenait au camp d'Yvrée, le prince de Hesse commandait à Orbassano et le prince Eugène se trouvait à la tête des troupes rassemblées à Coni et à Busca. Rien n'avait transpiré des desseins de nos ennemis. Tantôt le bruit courait qu'ils voulaient forcer le pas de Suze, passer par le Dauphiné et aller donner la main aux révoltés des Cévennes; tantôt c'était le val d'Aoste qui était menacé: les impériaux devaient entrer en Savoie et gagner la Bresse, puis la Franche-Comté; tantôt enfin, c'était vers la Provence qu'ils allaient se diriger.

Le maréchal de Tessé ne perdait pas un jour pour augmenter la force des ouvrages qu'il avait fait tracer et pour améliorer les moyens de communication entre ses divers corps. Il faisait également ramasser tous les vivres et tous les fourrages que l'on pouvait trouver dans le pays et approvisionnait ses magasins.

Entre-temps, la flotte anglo-hollandaise, forte de 48 vaisseaux de guerre et d'environ 60 transports, se rapprochait des côtes

d'Italie. Elle embarquait des vivres , des munitions et des pièces de gros calibre à Livourne, à Gênes et à Savone. Vers le 20 juin elle touchait à Finale , y prenait 9 bataillons et encore de l'artillerie.

Ces mouvements de la flotte ennemie étaient significatifs, mais il y avait déjà plusieurs jours que le maréchal de Tessé soupçonnait les intentions de ses adversaires. C'est le 15 juin qu'il avait écrit à M. de Chamillard :

« Leur position peut faire douter si c'est en Savoie , en Dauphiné ou en Provence qu'ils ont envie de pénétrer. Cependant , la flotte combinée qui est dans la Méditerranée doit faire croire que c'est sur cette dernière province qu'ils portent leurs vues, et c'est pour cela que je vous envoie cet exprès , car il n'y a pas un moment à perdre pour jeter à Toulon et dans les autres places du pays les hommes et les munitions nécessaires. Ainsi, je pense qu'on doit prendre sur les autres armées, sans trop les affaiblir, le nombre de bataillons et d'escadrons suffisants pour la défense de cette province. Pour moi , en attendant les ordres précis de sa Majesté, je ne changerai rien à ma situation. Je verrai les allemands passer en Provence , comme ils en font courir le bruit : mais je n'abandonnerai ni le Dauphiné, ni la Savoie , tandis que je verrai l'ennemi aussi puissant à Rivole et à Orbassan , d'où il peut se répandre dans le val d'Aoste et attaquer nos vallées. Qui sait même si ce bruit d'entrer en Provence n'est point affecté ? Au surplus , je dépêche un courrier à MM. de Grignan et de Sillery pour les avertir aussi bien que MM. de Baratte (1) et de Monaco de l'invasion dont ils sont mena-

(1) M. de Baratte commandait à Nice.

cés (1) ».

Cette lettre prouve bien que la sagacité du général français ne fut pas mise en défaut, quoi que puisse dire M. Laindet de la Londe qui accuse chacun d'aveuglement, sinon de mauvaise volonté.

Le comte de Grignan (Adhémar de Monteil), dont il est question ci-dessus, était alors lieutenant-général gouverneur de la Provence, pendant l'absence du titulaire qui n'était autre que le duc de Vendôme. C'est le héros favori de l'historien du siège de Toulon. Certes, l'activité et le dévouement dont fit preuve le comte de Grignan sont dignes d'éloge, et le souvenir doit en être gardé; mais la gloire de l'un peut-elle gagner quelque chose à l'abaissement du mérite des autres?

Que le gouverneur de Provence eut poussé, depuis quelque temps déjà, le cri d'alarme, qu'il eut envoyé des courriers à Versailles pour demander des secours et des subsides en montrant toujours sa province menacée; nous n'y contredisons pas, il était dans son rôle. Il est aussi à présumer que le gouverneur de Dauphiné agissait de même et répétait que Grenoble était en danger. Mais n'était-il pas dans le vrai rôle du gouvernement de rester de sang-froid et de prendre des dispositions d'ensemble, en vue de parer à des éventualités diverses?

La suite donnera raison aux prévisions du vieux gouverneur (2). Soit! Mais il est probable que, si les troupes françaises eussent abandonné la Savoie prématurément, un adversaire de

(1) Cette lettre est citée dans l'ouvrage de l'abbé Papon. *Histoire générale de la Provence*, 1786, t. IV, p. 615.

(2) Le comte de Grignan, qui avait épousé en 3^e nocces la fille de Madame de Sévigné, mourut en 1715 âgé de 83 ans.

l'habileté du prince Eugène eût vite tiré profit d'une pareille faute.

La prudence commandait au maréchal de Tessé de ne dégarnir aucune vallée tant que l'ennemi conserverait ses positions du début. Il était sur la défensive et ne pouvait remplir son rôle protecteur qu'en subordonnant ses mouvements à ceux des armées adverses.

Quoi qu'il en soit, et sans vouloir entrer plus avant dans une discussion de médiocre valeur, nous devons dire que de toutes les recherches qu'il nous a été permis de faire dans les archives communales se rapportant à ces événements, il résulte que la première pièce signalant comme probable et prochaine une invasion de la Provence est une circulaire de M. de Pontchartrain, datée de Versailles, 22 juin 1707. Cette lettre, inspirée évidemment par les avertissements de M. de Tessé, prescrivait d'organiser solidement les compagnies de milice. Ces troupes devaient être bien pourvues et se tenir prêtes à marcher au premier ordre. La lettre se termine ainsi : « On ne saurait prendre trop de mesures dans la conjoncture présente où les côtes de Provence paraissent menacées par les troupes de M. le duc de Savoie, soutenues de l'armée navale des ennemis ».

Le 24 juin, M. de Grignan écrivait de Marseille aux procureurs du Pays, pour ordonner dans chaque ville la formation immédiate de compagnies « qui devaient être commandées par de bons officiers mais ne seraient mises en mouvement qu'en cas de besoin réel ». Les procureurs du Pays communiquaient cette lettre à toutes les villes et communautés, faisant appel au zèle et à la bonne volonté de tous, ils disaient : « Nous ne doutons pas

pas que vous ne témoigniez en cette rencontre votre zèle pour la gloire, le service et l'intérêt particulier de cette province, et que vous ne soyez disposés, s'il faut, à suivre l'exemple de fidélité et de valeur que nos pères firent paraître dans une pareille occasion sous le roi François I^{er}; ce qui a comblé votre nation d'un honneur immortel. . . . (1) ».

L'alarme était donc donnée.

Cependant les émissaires que nous avons en Lombardie ne tardaient pas à signaler l'importance spéciale des rassemblements qui se produisaient à nouveau du côté de l'armée du prince Eugène. Le maréchal de Tessé commençait à envoyer vers la Provence une colonne de 5,000 hommes et de 1,500 chevaux qui se mettait en mouvement dès le 25 juin et allait se répartir depuis Nice jusqu'à Toulon. Comme c'était surtout de l'armée du duc de Savoie (du camp d'Yvrée) qu'avaient été tirées les troupes dirigées sur Coni, le maréchal de Tessé dégarnissait en partie la haute vallée de la Baltée, faisait abandonner les petits forts des environs de Suze et la ville elle-même, ne conservant que la citadelle où il mettait une garnison d'élite. Tous les fourrages et tous les blés des environs étaient coupés, emportés ou détruits.

Toutefois, comme les troupes du camp de Pignerol ne parais-

(1) Cette circulaire des procureurs du pays, datée d'Aix 25 juin 1707, se trouve, ainsi que la lettre de M. de Grignan (imprimée) et la lettre de M. de Pontchartrain aux archives de Roquebrune, série EE. 16.

Nous devons à l'extrême obligeance de M. Mireur, archiviste départemental à Draguignan, d'avoir pu consulter les dossiers des archives communales. Celles de la commune de Roquebrune près Fréjus sont particulièrement intéressantes au point de vue de l'invasion de 1707.

saient pas avoir été affaiblies, les français poussaient activement les fortifications de Pérouse et la vallée de Barcelonnette était fortement occupée. Enfin, les milices étaient levées dans le Dauphiné, comme elles allaient l'être en Provence, et c'était, en pays de montagne surtout, une aide précieuse.

L'armée ennemie prononçait bientôt son mouvement; le prince Eugène venait rejoindre ses colonnes, et le duc de Savoie prenait aussi la route du Sud, ne laissant que quelques troupes vers le val d'Aoste et en Piémont.

L'armée impériale, sous le commandement du duc de Savoie, était divisée en quatre corps (duc de Savoie, prince Eugène, prince de Hesse, prince de Saxe-Gotha), et, le 2 juillet, le quartier-général était à Borgo-san-Dalmazzo, le 3, la tête de la première colonne atteignait Limone, les autres troupes étant échelonnées en arrière à Borgo et à Coni.

L'armée qui allait envahir la France comprenait 66 bataillons et 40 escadrons formant un effectif d'environ 40,000 hommes, en mettant les bataillons à 450 hommes et les escadrons à 120. Il y avait : (1)

22 bataillons et 8 escadrons des troupes de l'empereur.

12	id.	6	id	de Savoie.
18	id.	12	id	de Hesse.
12	id.	6	id	palatines.
12	id.	6	id	brandebourgeoises.

Il ne devait donc rester qu'une dizaine de mille hommes dans

(1) Renseignements puisés dans l'*Histoire du règne de Louis le Grand*, par le marquis de Quiney, Paris, 1718.

la vallée du Pô, tout le reste avait concouru à la formation de l'armée d'opération.

Pendant ce temps, on ne restait pas inactif en Provence ; le comte de Grignan accourait à Toulon, et le 3 juillet, il lançait de cette ville le mandement convoquant le ban et l'arrière-ban (1). Son zèle et son dévouement, qui ne devaient pas se ralentir pendant le siège, se communiquaient à tous, et les travaux pour mettre la place en état de défense étaient aussitôt entrepris.

(1) Lainet de la Londe, p. 15.

La ville de Toulon. — Sa mise en état de défense.

L'importance militaire et maritime de Toulon était d'assez fraîche date. Lors des invasions du connétable et de Charles-Quint, Toulon avait été enlevé sans coup férir. Les premiers travaux de la Grosse-Tour avaient été faits en 1515 et en 1524 ; l'armée impériale , qui avait emporté d'assaut cet ouvrage inachevé , y avait trouvé seulement 12 pièces d'artillerie (1).

Les travaux de défense ne devinrent réellement importants qu'en 1589 ; c'est le 19 novembre de cette année que fut posée la première pierre de l'enceinte fortifiée (on fit d'abord les bastions Saint-Vincent et Sainte-Catherine) (2).

En 1594, on entreprenait les jetées pour la tenaille de la darse (darse vieille), et c'est en réalité de la fin du règne de Henri IV que date le rôle de la ville comme port de guerre. Les galères n'y furent transférées de Marseille qu'au XVIII^e siècle.

Richelieu continuait l'œuvre commencée, et en 1641 des magasins considérables étaient créés.

Colbert, poursuivant l'œuvre commencée , mettait le port en harmonie avec les progrès réalisés dans les constructions nava-

(1) Abbé Papon , *Histoire de Provence*.

(2) *Mémoire sur l'état primitif de la ville de Toulon* , par M. Henry.

les. Vauban avait mission de tracer le plan de ces travaux. L'agrandissement commençait en 1680, et, trois ans après, l'on entreprenait la construction de nouveaux remparts pour encadrer la partie ajoutée à la ville du côté de l'Ouest. Ces remparts se continuaient en mer par une jetée dirigée vers la vieille darse, circonscrivant aussi un nouveau bassin, la darse neuve. Des cales de constructions et des magasins étaient également édifiés.

La France avait ainsi un véritable port de guerre sur la Méditerranée; c'était de Toulon qu'était partie en 1684 (au mois de mai), la flotte avec laquelle le marquis de Seignelay s'était présenté devant Gênes pour soumettre cette ville qui avait fourni des bâtiments et des secours à nos ennemis. Il était naturel que les Anglais et les Hollandais, qui poursuivaient depuis tant d'années la ruine de notre puissance maritime, songeassent à détruire un établissement de cette importance, le seul que nous eussions sur cette côte.

En 1707, la ville de Toulon se trouvait entourée d'une enceinte bastionnée dont le développement du côté de la terre ferme comprenait huit bastions, percés seulement de deux entrées: la porte Saint-Lazare donnant accès à la route d'Italie, et la porte Royale par où passait la route de France.

La nature avait beaucoup fait pour la protection des abords de la ville comme aussi pour la sécurité de son port. Celui-ci se trouvait précédé de deux belles rades, presque fermées du côté de la haute mer et protégées par une presqu'île donnant de bonnes vues et d'excellents emplacements de batteries.

Les côtes, à l'Est et à l'Ouest, étaient en falaises et abordables seulement en quelques points. Au Nord, une montagne, à flancs très escarpés, constituait pour la place, une véritable citadelle.

Contre les attaques par terre , la défense éloignée n'existait pas. Au sommet de la montagne, au point dit la Croix de Faron (1), il n'y avait qu'une mauvaise redoute, ou plutôt un poste d'observation.

Sur le front de mer , les défenses avaient un certain développement. N'avait-il pas fallu , à toute époque , lutter contre les incursions des barbaresques et de tous les ennemis de mer ? Aussi, en même temps qu'un rempart à bastions et tenailles couvrait les deux darses, la petite rade était protégée à son entrée, du côté Est par la Grosse Tour ; du côté Ouest, par les ouvrages de l'Aiguillette et de Balaguiet. Au levant, le petit fort Saint-Louis, les batteries de la Croupe la Malue , des Vignettes , des Icardes et du Cap Brun défendaient la côte de concert avec le château de Sainte-Marguerite ; tandis que, vers le couchant, nous avions les batteries du cap de la Sauve, du Cros Saint-Georges , de Sainte-Elme et des Fraires.

Une attaque par mer était donc difficile. Sur terre , la place était couverte à l'Est par une série de mouvements de terrain pouvant fournir de bonnes positions de défense pendant qu'au Nord la montagne du Faron constituait, à elle seule, une protection de premier ordre et qu'à l'Ouest l'ennemi ne pouvait déboucher que par les gorges de Dardennes ou celles d'Ollioules, dans chacune desquelles la défense pied à pied pouvait être assurée par de faibles effectifs.

Un des éléments les plus actifs de la défense d'une place com-

(1) Ce nom de Faron , qui s'écrivait aussi Pharon , indique que ce point servait de vigie et de phare ; la montagne elle-même s'appelait alors *la bada*, terme d'une signification analogue.

me Toulon allait malheureusement faire défaut. Peut être trop préoccupé de la puissance de la flotte ennemie , le gouvernement du roi ne voulait pas exposer aux chances d'un combat naval les quelques bâtiments encore en rade , et pour mettre le matériel à l'abri du bombardement et de la destruction par le feu, la plupart des agrès et des divers apparaux étaient transportés à Marseille, tandis que les coques des navires étaient submergées presque jusqu'au niveau du pont supérieur pour les soustraire à l'incendie. On ne réservait pour la défense que deux gros navires , la Philippe et le Tonnant et quelques bâtiments légers, ainsi que des galiotes. C'était se priver d'une force qui eut pu être d'un grand secours et qui aurait toujours trouvé abri dans la petite rade , sans qu'il fut nécessaire de les accumuler dans les darses où ils n'eussent été qu'encombrants et exposés à un incendie qui eut eu là des conséquences désastreuses. Par contre , il convient de dire que les équipages débarqués fournirent à la défense à terre un noyau solide qui manquait au début et fut très apprécié dans la suite.

La population de la ville s'élevait alors à 20,000 (1) habitants , environ. Tous répondirent avec le plus grand dévouement à l'appel que M. de Grignan fit à leur patriotisme. En vingt-quatre heures, quatre mille ouvriers (fournis par la ville et les localités avoisinantes) furent rassemblés et se mirent aussitôt à la besogne. Les remparts et les chemins couverts furent réparés et en même temps fut commencée la création d'un camp fortifié s'ap-

(1) L'abbé Papon fixe la population à 22,000 habitants lors de la peste de 1720; il est vrai que M. d'Entrechaux, premier consul de la ville pendant l'épidémie, prétend que le dénombrement, fait avant que la peste n'éclatât, avait donné le chiffre de 26,276 habitants.

puyant, à gauche, aux dernières pentes du Faron à la colline de la bastide d'Artigues, et à droite, à la hauteur de S^{te}-Catherine, couvrant ainsi une partie des abords de la ville. Ce retranchement était occupé par deux bataillons du régiment de Flandre arrivés de Nice à Toulon dès le 4 juillet et campés à Sainte-Catherine.

Le maréchal de Tessé ne tardait pas de venir à Toulon ; il approuvait toutes les mesures prises par le gouverneur et écrivait à Versailles : « le comte de Grignan fait des merveilles pour faire contribuer la Provence à tout ce qui regarde le service du roi... » (12 juillet).

Et de fait, le vieux gouverneur se multipliait, réchauffant le zèle de tous, allant à Aix, à Marseille, demander des subsides en argent et des vivres et réclamant le concours de chacun pour l'aider dans sa tâche.

Les finances de l'Etat étaient dans une trop triste situation pour qu'il fallût attendre quelque chose de ce côté ; aussi le comte de Grignan fit-il appel à la générosité de tous, et ce ne fut pas sans succès. Lui-même avait donné l'exemple en envoyant à la monnaie d'Aix toute sa vaisselle et son argenterie ; M. Lebreton, intendant de la province, M^{sr} de Chalucet, évêque de Toulon, firent de même, et les secours en argent ne tardèrent pas à affluer de toutes parts. De ce côté encore, le patriotisme de la population permettait de faire face aux nécessités du moment.

Il ne faut pas perdre de vue qu'à cette époque, où le pouvoir central n'avait plus l'énergique direction des premières années du règne, il arrivait souvent que les gouverneurs et les généraux ne devaient compter que sur eux seuls pour mener à bien l'entreprise dont ils étaient chargés

Ainsi le maréchal de Berwick rapporte, dans ses *Mémoires* (1), qu'étant arrivé à Grenoble le 26 avril 1709, pour prendre le commandement de l'armée des Alpes, il trouva les magasins à peine approvisionnés pour un mois et qu'à ses réclamations le cabinet de Versailles répondit : « qu'on parlerait aux entrepreneurs etc. . . . » Il opéra alors lui-même, par voie de réquisition, et put ainsi se procurer des grains pour toute la campagne. Le maréchal ajoute : « Le manque d'argent était encore un grand embarras ; la Cour ne nous envoyait pas le moindre secours ; tout ce qu'elle pouvait ramasser était aussitôt voituré en Flandre. Cela m'obligea à prendre d'autorité tout l'argent que je trouvai dans les recettes. M. Desmarets, contrôleur général des Finances, m'en écrivit pour me représenter que cela était contre toutes les règles ; mais je lui répondis qu'il l'était encore plus de laisser périr une armée qui barrait aux ennemis l'entrée de la France, et il ne m'en parla plus. J'arrêtai aussi une voiture de cent mille écus qui allait de Marseille à Paris. . . . et, de cette manière, je me mis un peu à l'aise ». Certes, il est permis de trouver de pareils procédés déplorables, mais heureux encore est le pays qui dispose d'hommes d'énergie capables de tout mettre en œuvre pour le plus grand bien des intérêts véritables de la chose publique. Nous avons voulu citer ce fait pour bien montrer les difficultés de toutes sortes qui pouvaient entraver les efforts les plus dévoués.

Les travaux étaient activement poussés autour de Toulon, et, dès que le retranchement tracé de la bastide d'Artigues au poste

(1) Pages 309 et suivantes. — Ed. A. Arbellet, 1879.

de Sainte-Catherine fut achevé, le gouverneur fit entreprendre l'établissement d'un camp retranché, s'appuyant aux bastions Sainte-Ursule et de l'Arsenal et s'étendant jusqu'aux escarpements du Faron. Il englobait ainsi l'éperon de Saint-Anne qui lui donnait son nom.

Restait encore à hâter l'arrivée des troupes, pour occuper tous ces travaux, avant que l'ennemi ne parût devant la Place. Le comte de Grignan se rendit à Aubagne, où les conférences avec le maréchal et les principales autorités devaient s'ouvrir le 18. Le marquis de Broglie y était venu du quartier général pour annoncer que le comte de Tessé venait de mettre son armée en mouvement et que le général de Goesbriant, avec une première division, se rendait à marches forcées vers Toulon et devait passer par Riez, Barjols, Brignoles, Cuers et Solliès. Cet itinéraire offrait un grave inconvénient. La division française risquait de donner dans le flanc de l'armée ennemie, de beaucoup supérieure en forces, et de ne pouvoir déboucher. Elle pouvait même être détruite sans compensation. Il y avait bien une route plus extérieure et par suite moins dangereuse par Saint-Zacharie, le Beausset et Ollioules; mais elle était sensiblement plus longue. Or, le temps était précieux, il fallait gagner l'ennemi de vitesse. Le comte de Grignan pour obtenir ce résultat, donna l'ordre de mouvement suivant : « Nous, comte de Grignan, commandant la province en l'absence de monseigneur le duc de Vendôme, gouverneur, ordonnons à tous lieutenants-généraux, maréchaux-ès-camp et brigadiers du roi de l'armée du Dauphiné, présents ou arrivant à Riez, de porter leurs troupes jusqu'à Tavernes, pour, de là, les faire tirer droit sur Toulon, à travers

les montagnes, passant par la Roquebrussanne et la Chartreuse de Montrieux » (1).

Comme les troupes n'avaient pas un besoin urgent d'équipages à leur suite, les difficultés de la route n'avaient nul inconvénient. Outre qu'elle gagnait du temps, la colonne française était sûre de pouvoir entrer dans la place ; tout au plus courait-elle risque, si l'ennemi faisait extrême diligence, de rencontrer quelques petits partis poussés en avant, mais insuffisants pour mettre obstacle à sa marche. Au reste, les impériaux eussent-ils occupé Solliès, la division française pouvait, à Montrieux, prendre le chemin, assez praticable à cette époque, qui, gagnant les hauteurs, passe aux portes d'Orves et rejoint Toulon par le Revest.

Le comte de Grignan envoyait aussitôt à Riez son officier d'ordonnance, le chevalier Bernard, pour rejoindre la division d'avant-garde et veiller à l'exécution de ses ordres pendant que le marquis de Broglie retournait au quartier-général, qu'il trouvait à Valensoles. Le maréchal de Tessé donnait son entière approbation aux mesures prises par le comte de Grignan et faisait agir en conséquence, pendant que des ordres précis étaient expédiés aux autorités des villes et des villages pour que vivres et moyens de transport fussent mis à la disposition de l'armée de secours.

(1) Cité par Laindet de la Londe, pages 29 et 30. Extrait du manuscrit : Notes du chevalier Bernard, officier d'ordonnance du gouverneur.

Marche du duc de Savoie en Provence.

Pendant que toutes ces mesures étaient prises pour assurer la défense de Toulon, les alliés, que nous avons laissés en mouvement sur le Col de Tende, poursuivaient leur marche.

Le 3 juillet, avons-nous dit, les têtes de colonne atteignaient Limone, et c'est le 5 qu'elles franchissaient le col. Le 6, elles arrivaient à Breil (Breglio), et l'avant-garde se portait aussitôt sur Sospel, qu'elle investissait. Le château n'était gardé que par 90 hommes qui ne tardaient pas à capituler. Le 8, l'armée séjournait à Sospel; le 9, elle était à l'Escarène (Scarena) et, le 10, elle entrait à Nice, évitant le fort de Montalban, encore gardé par une petite garnison française.

Le duc de Savoie venait s'établir immédiatement sur la rive gauche du Var; ayant reconnu que l'on exécutait des travaux de défense sur les hauteurs de la rive droite, il décidait de brusquer l'attaque.

Le général de Sailly, chargé de disputer aux impériaux le passage de la rivière, ne disposait que de sept bataillons, deux régiments de cavalerie et quelques troupes de milices. Ses ressources étaient insuffisantes, il avait demandé des travailleurs aux populations de la région, mais peu avaient répondu à cet

appel. Les archives de Roquebrune (1) renferment en effet la copie d'une lettre datée du 8 juillet et adressée à la viguerie de Grasse, dans laquelle le général se plaint de n'avoir reçu que 1,400 travailleurs, au lieu de 15,000 qu'il avait demandés, et réclame avec insistance pour qu'on les lui fournisse immédiatement, sous peine de mesures de rigueur.

Contre des troupes françaises d'un si faible effectif, le duc de Savoie allait disposer d'une quarantaine de mille hommes. L'escadre de l'amiral Showel venait en même temps mouiller à l'embouchure de la rivière pour prendre d'écharpe et de flanc les défenseurs de la rive droite.

Dès le 10 au soir tout était prêt pour le passage.

À la suite d'une reconnaissance exécutée par le prince Eugène, une attaque de front était considérée comme dangereuse, et l'ennemi recherchait un point de passage plus au nord. Ce point était trouvé à peu près en face du Broc, et les dispositions pour la journée du lendemain étaient alors arrêtées comme suit :

Le passage reconnu vers le Broc, par le comte de Beaufort, étant fortement occupé, tout le gros de l'armée ennemie se dirigerait de ce côté, pendant que le prince de Saxe-Gotha maintiendrait l'ennemi de front en menaçant Saint-Laurent et en essayant de jeter un pont en face de ce village, mais sans attaquer, sauf occasion favorable. En même temps, les pièces des bâtiments embossés à l'embouchure du Var devaient canonner les positions françaises, que des frégates, longeant la côte, viendraient prendre à revers. Enfin, des bateaux plats, préparés à

(1) Le village de Roquebrune dont il est question dans ce travail est Roquebrune près Préjus.

cel effet, devaient mettre à terre , en arrière de notre droite , des troupes de débarquement.

Le mouvement ainsi réglé ne commença le 11 qu'à une heure de l'après-midi , à cause d'un retard des troupes du prince de Saxe-Gotha. Le passage du gros s'effectua au point indiqué , mais après une marche assez pénible , et avec un certain désordre, car, malgré qu'il y eût plusieurs gués , beaucoup de soldats se noyèrent⁽¹⁾.

Le marquis de Sailly ne pouvait se maintenir dans sa position : il ne recevait pas les renforts attendus ⁽²⁾ et menacé d'être tourné par ses deux ailes, il battait en retraite , jettant deux bataillons dans Antibes , coupant toutes les routes et tous les chemins et multipliant les obstacles pour retarder la marche de l'ennemi.

M. de Folard critique fort cet abandon de la ligne du Var ; et cependant que pouvait faire le général de Sailly avec si peu de troupes, et en présence d'une pareille attaque ? Menacé de front, attaqué sur ses deux ailes, il se retirait sans avoir été entamé et après avoir retardé d'un jour la marche de l'ennemi.

M. de Sailly est aussi accusé , par le même critique , d'avoir annoncé comme trop prochaine l'arrivée des alliés sous les murs de Toulon. Mais ces événements se passaient le 11 juillet, et le général français en écrivant à M. de Goesbriant, que le duc de Savoie serait devant la place le 22 du même mois , ne supposait pas aux ennemis une marche bien rapide ; ses présomptions se

(1) Marquis de Quiney déjà cité.— L'ennemi accuse une perte de 600 hommes noyés.

(2) Douze bataillons de renfort avaient été annoncés à M. de Sailly.

réalisèrent du reste à deux jours près. Il n'y a pas dans le fait de cette lettre de quoi prétendre que le général de Sailly ait été affolé et qu'il ait donné des nouvelles de nature à compromettre la défense de Toulon. N'accourait-il pas au secours de la place ? Le 20 juillet, en effet, il campait à La Valette, apportant ainsi à la défense un sérieux appui.

Le duc de Savoie, après la retraite des bataillons français, prescrivait d'établir des ponts sur le Var, et le 12, toute l'armée des alliés s'établissait sur la rive droite, après avoir fait occuper la petite ville murée de Saint-Laurent et le château de St-Paul.

Les ennemis concentraient leurs troupes, rétablissaient les voies de communication détruites par les français et organisaient des magasins en vue de se constituer une base d'opérations. Le duc de Savoie comptait vivre autant que possible sur le pays, mais les ressources étaient limitées et pouvaient faire vite défaut. La flotte était bien là pour pourvoir au ravitaillement, mais, outre qu'on ne pourrait alors s'écarter de la côte, il fallait parer à certaines éventualité : la tempête pouvait éloigner les navires pendant plusieurs jours. Il était donc indispensable d'assurer ses derrières et d'avoir des approvisionnements suffisants pour faire face à tous les besoins.

En même temps, le général ennemi expédiait des courriers dans toutes les villes et communautés de la province, prescrivant que des délégués fussent envoyés à son camp pour recevoir ses ordres et connaître les contributions qu'il y aurait à payer, et les fournitures de vivres et de moyens de transport qu'il y aurait à faire, sous peine d'exécution militaire. C'est ainsi que Fréjus

est prévenu d'avoir à fournir cent mille rations de pain, à la date du 18 juillet (1).

Le 15 juillet, les alliés quittaient leur camp du Var, laissant garnison dans Saint-Laurent et dans Saint-Paul, et, le soir, ils arrivaient à Biot. Le 16, ils se portaient sur Cannes, mais ils devaient essuyer le feu du fort Sainte-Marguerite. M. de Lamothe-Guérin qui y commandait, n'avait que quatre compagnies d'infanterie; mais il sut faire de ses hommes des canonniers improvisés qui remplirent fort bien leur office. Pour éviter le feu des batteries qui couvraient de projectiles la route de la côte, les troupes ennemies durent rétrograder, gagner le village de Vallauris et, de là, rejoindre Cannes par le col de Saint-Antoine. Le duc de Savoie envoya sommer le gouverneur de l'île, le menaçant de ne lui faire aucun quartier; il ne reçut qu'une réponse dédaigneuse, et quelques navires qui s'approchèrent du fort ne tardèrent pas à s'éloigner du feu de la Place (2).

Les alliés pillèrent le village de Vallauris et allèrent asseoir leur camp entre Cannes et la rivière de la Siagne; leur marche était retardée d'un jour.

L'avant-garde se portait alors sur Fréjus, qu'elle occupait, et où elle était rejointe seulement les 18 et 19, par le gros des troupes qui souffrit beaucoup au passage de l'Estérel, par une cha-

(1) Archives de Brignoles, de Grasse et de Roquebrune.

Ainsi, le 13 juillet, un parti de 200 cavaliers se présentait sous Grasse, à la Porte-Neuve, et ordonnait aux magistrats de fournir une contribution de 36, livres. (*Grasse, notes à la suite de l'inventaire des archives communales*, par Paul Sénéquier, p. 80 et 81).

(2) *Les Iles de Lerins, Cannes et les environs*, par l'abbé Alliez. Paris, Didier, 1860, p. 182.

leur accablante et dans des montagnes complètement dépourvues d'eau. De plus, les chemins avaient été coupés ou couverts d'abatis par les milices, qui avaient campé là les jours précédents.

Les impériaux séjournèrent aux environs de Fréjus et s'y réfugièrent un peu. Nous donnerons ici, à titre de renseignement, copie d'un des ordres de réquisition envoyés dans les communes par l'intendant général de l'armée ennemie. Celui-ci fut adressé aux consuls de Roquebrune; en voici la teneur : (1)

« Messieurs,

« Je vous envoie ces expès pour vous avertir de préparer entre cy et le 22 du courant, dix mille rations de pain pour l'armée, la valeur duquel on vous en tiendra compte sur la contribution. Je suis persuadé que vous ferez connaître votre zèle pour le service de son Altesse royale, par la prompte exécution du présent ordre, vous y croyant fort affectionné et que vous ne nous obligerez pas de vous y forcer par exécution militaire. C'est ce qui fera qu'on aura pour vous tous les égards possible, étant très parfaitement Monsieur,

« Votre très affectionné serviteur,

« FONTANA,

« *Intendant général.*

« Au camp de Fréjus, ce 18 juillet 1707. »

Cet ordre était accompagné d'une lettre d'envoi en termes comminatoires, prescrivant l'heure à laquelle les vivres devaient arriver à Fréjus, sous peine de mesures rigoureuses;

(1) Cette pièce, dont nous donnons copie en modifiant seulement l'orthographe en usage alors, se trouve, avec la lettre du général Uno, aux archives de Roquebrune. Série EE, 16

cette seconde lettre est signée Uno , brigadier aux troupes de Hesse. Pendant ce séjour des troupes impériales , la ville même fut relativement bien traitée, écrivait un témoin oculaire, Girardin ; elle le dut à son évêque , m^{sr} de Fleury (1), qui sut intervenir auprès du duc de Savoie et du prince Eugène. Il n'en fut pas de même des environs : « Les soldats et les matelots anglais et hollandais brûlèrent nos maisons de campagne et firent partout des dégâts inestimables. Ils désolèrent le village de Saint-Raphaël. Le duc de Savoie ne permit qu'on fit aucun désordre dans notre ville ; nulle femme ni fille ne fut violée ; on ne pilla point de maison , on ne tua aucun habitant. L'armée mit le feu à quelques maisons du Puget ; la plupart de celles du Muy furent brûlées. (2) » Tout en faisant la part de l'exagération , on voit dans quelles conditions se faisait cette guerre.

Le 21 juillet , l'armée ennemie campait sur les bords de l'Argens, et, ce jour là, le duc de Beaufort, envoyé en reconnaissance, tombait dans une embuscade et était enlevé par un parti de cavalerie française.

Le 22 , les impériaux campaient au Luc et le 23 à Pignans. Toutes ces marches, au dire des historiens, étaient rendues très pénible par le mauvais état des chemins, une chaleur extrême et une grande disette d'eau. Quoique les troupes marchassent surtout la nuit , elles laissaient beaucoup de monde en arrière. Ajoutons à cela que les dispositions hostiles de la population se

(1) M^{sr} de Fleury qui fut plus tard premier ministre.

(2) Girardin, cité par Aubenas , *Histoire de Fréjus*, p. 326 et 327.

traduisaient chaque jour par des attaques contre tout détachement qui s'éloignait un peu des colonnes et par l'enlèvement des trainards et des maraudeurs. Les ennemis avaient du reste pu faire l'expérience de ces sentiments aussitôt la frontière franchie. C'est ainsi qu'à Villeneuve et à Cagnes, des troupes qui étaient venues pour piller avaient été vigoureusement reçues par les paysans, à la tête desquels s'étaient mis MM. de Bellissime et Garidel, prieurs de ces deux villages. Les ennemis, exaspérés de cette résistance, avaient tout pillé et tout saccagé; des événements de cette nature se produisirent fréquemment au cours de cette campagne, et le duc de Savoie, qui avait compté sur le concours des populations mécontentes de leur gouvernement (1), fut vite détrompé. On comprend sans peine que cette armée considérable, obligée par les circonstances à marcher presque réunie, à traîner derrière elle un gros bagage, ne pouvait se mouvoir qu'avec une réelle lenteur.

A Pignans, le duc de Savoie, qui comptait toujours gagner

(1) M. Laindet de la Londe (*Histoire du siège de Toulon*), cite (p. 100), l'extrait suivant d'une relation publiée à Turin en 1708 : « Le baron de Châteauneuf, député de la ville de Grasse, vint à Fréjus au quartier-général des alliés. Le duc de Savoie le reçut fort bien et lui adressa, avant de le congédier, cette question : « Y a-t-il dans le pays beaucoup de gentilshommes de mon parti ? » — « Point, répondit M. de Châteauneuf. » — « Comment, aucun, répliqua M. de Savoie ! je sais pourtant que la noblesse n'est pas contente et je ne doute pas qu'elle ne soit bien aise de me voir arriver en Provence ; elle et le peuple sont surchargés d'impôts, et cela seul doit leur faire souhaiter ce changement. » — A quoi M. le baron de Châteauneuf répondit : « Prince, en Provence, dans la mauvaise circonstance où nous sommes, nous nous souvenons encore de deux choses ; fidélité au Roi ; amour à la Patrie. La cause des impôts et l'usage qu'on en fait en ôtent toute l'a-mertume, et, s'il faut un jour donner tout notre bien, toute notre existence, nous les donnerons sans hésiter ».

Toulon avant l'armée du Dauphiné, apprit que le général de Goesbriant était entré dans la Place depuis le 22 au soir avec une division de 14 bataillons. Les impériaux étaient devancés, et leur entreprise allait se heurter à un obstacle formidable.

Le 24, les alliés parvenaient à Cuers et l'avant-garde poussait jusqu'à Solliès. Des reconnaissances, qui s'étaient avancées jusqu'à la Valette, devaient évacuer ce village, après une échauffourée. Le lendemain, 25, le duc de Savoie arrivait avec le gros des troupes, il établissait son quartier général à la Valette.

Toulon venait encore de recevoir de nouveaux renforts, le comte de Dillon était arrivé avec sa division. La ville était donc désormais pourvue (1).

Pendant ce temps, l'escadre de l'amiral Showel avait suivi le long des côtes et, après une courte apparition en face de Fréjus, elle était venue mouiller en vue de la rade d'Hyères. « Le dimanche 27 juillet, écrivit le sieur de Benat, je vis sur les 6 heures du matin, déborder toute l'armée navale du Cap de Saint-Tropez, et, comme elle venait par un vent d'Est qu'elle avait en poupe, je la vis bientôt sur le cap Benat. Je crus qu'elle irait mouiller à Gapeau, mais elle mouilla *en confusion* entre Bagueau, qui est la plus petite des îles d'Hyères, et mon cap; ce qui parut un peu extraordinairement aux gens du métier. Je comptai plusieurs fois cent deux bâtiments, parmi lesquels il y avait trente gros vaisseaux de guerre et vingt-six frégates très belles; et le reste

(1) Les divers documents que nous avons pu consulter ne sont pas d'accord sur les dates d'arrivée des renforts : l'abbé Papon, citant la *Gazette de France*, dit que 7 bataillons arrivèrent le 23, 13 le 24 et le reste le 25. Au reste ce détail importe médiocrement.

était composé de vaisseaux de charge , de bombardes , de tartanes ou barques et de brigantins très bien armés. . . . (1) ».

Les 21, 22 et 23 juillet, quelques troupes avaient pris pied aux abords du Cap Benat; mais, chaque fois, elles avaient dû se rembarquer précipitamment, chassées qu'elles avaient été par M. de Ramatuelle , capitaine général de la côte, aidé des milices. Toutefois, l'ennemi avait réussi à piller quelques maisons et à incendier des blés et des bois.

Le 24 au matin , toute l'armée navale se porta vers les salins d'Hyères, à l'embouchure du Gapeau, pour débarquer le matériel de siège et se mettre en communication régulière avec le quartier général de la Valette. Les anglais prenaient possession de la ville d'Hyères, qui leur ouvrait ses portes, et y organisaient un dépôt considérable qui allait servir à l'armée de base d'approvisionnement, en même temps que des hôpitaux étaient créés sur lesquels l'armée de siège évacuera ses malades et ses blessés.

Les anglais furent du reste bien accueillis à Hyères; un témoin oculaire , Jean Clapier , écrivit dans son livre de raison : « Comme nous vîmes qu'il était impossible de nous garantir , nous nous rendîmes, après nous être assurés de leur part qu'il ne nous serait fait aucun mal ; chacun se fit un plaisir d'en avoir chez soi ; nous leur fîmes toutes les honnêtetés possibles et imaginables. De leur côté, ils se montrèrent d'abord très disciplinés , ce qui nous rassura beaucoup (2) ». La suite ne justifia pas pleinement cette confiance, toutefois il faut reconnaître que toute résistance de la part des habitants eut été inutile.

(1) Cité par M. Denis, *Hyères ancien et moderne*, p. 244 et 245.

(2) *Ibid id.* 4^e édit., p. 117 et suiv.

Siège de Toulon.

Au moment où les alliés arrivaient devant Toulon, les travaux de défense les plus urgents étaient achevés, grâce à l'activité extraordinaire du comte de Grignan et au zèle de tous. Les mesures avaient été prises en vue du siège et du bombardement, chacun avait son rôle bien défini et tout était réglé dans ses moindres détails. La garnison était suffisante pour qu'une attaque de vive force ne fût pas à redouter.

La marine, commandée par le comte de Langeron, avait fourni tous ses canonniers et tous ses bombardiers pour le service des batteries, pendant que les équipages étaient constitués en douze brigades d'environ trois cents hommes chacune. Les chefs d'escadre étaient devenus maréchaux de camp; les capitaines de vaisseau brigadiers ou colonels : en un mot, les troupes de la marine s'étaient complètement organisées pour le service à terre, chacun servant suivant ses fonctions antérieures.

Le général de St Paters commandait la place, dont la garnison spéciale était de onze bataillons; 2000 marins et 800 hommes de milice occupaient les fortifications de Sainte-Catherine.

Le général de Goesbriant commandait le camp de Sainte-Anne avec 18 bataillons en première ligne et 8 bataillons en deuxième.

Huit bataillons (5 en première ligne, 3 en réserve) gardaient

la gorge de Saint-Antoine par où l'ennemi aurait pu déboucher en tournant la montagne de Faron. Ils se couvraient par un retranchement qui, partant des escarpements de l'Hubac, descendait le long des pentes Ouest de la montagne, pour remonter sur la rive droite du torrent vers la hauteur de Saint-André, formant ainsi une sorte de tenaille défendue par plusieurs pièces de canon.

Enfin, pour couvrir la place vers le Sud-Ouest et s'opposer aux troupes que l'ennemi aurait pu débarquer sur les Sablettes, le Brusç ou Saint-Nazaire, un retranchement fut tracé, s'appuyant à gauche au château de Missiessy et couvrant le terrain entre le camp de Saint-Antoine et la mer.

Les communications des divers camps entre eux et avec la ville étaient assurées.

Tous ces ouvrages furent exécutés avec une extrême diligence; 6000 pionniers et 3000 hommes de milice y avaient travaillé. Les fortifications de la ville étaient également parachevées, et les chemins couverts pourvus de leurs places d'armes et de leurs traverses. Les glacis étaient régularisés et tous les couverts qui auraient pu gêner le tir ou être utilisés par l'ennemi étaient rasés (1). Les rues de la ville étaient dépavées pour éviter l'effet des bombes. Toutes les précautions étaient prises pour le cas où des incendies viendraient à éclater.

Le retranchement de Sainte-Anne, n'avait pas moins de 800 mètres de développement; il reçut cent pièces de canon.

(1) Cette mesure de précaution, ordonnée par M. de Saint Paters, est encore un des griefs de l'historien du *siège de Toulon* qui reproche cette destruction faite, dit-il, sur un ordre venu de Versailles et dans le seul but de vexer une population qui donnait cependant les meilleures preuves de son patriotisme. (De la Londe, p. 45, 46 et 47).

Pour la protection du côté de la mer , le château de Sainte-Marguerite fut armé de sept canons et d'un mortier, et le commandant de Grenonville y eut une garnison de 200 hommes. Le fort Saint-Louis, pourvu de quelques canons, fut commandé par le capitaine Daillon avec 68 hommes. La Grosse-Tour avait 130 matelots et trois compagnies, Balaguiér 50 hommes , l'Eguillette 45.

Les vaisseaux le Saint-Philippe (540 hommes d'équipage) et le Tonnant (200 hommes), étaient mouillés entre la Grosse-Tour et le bastion Sud-Est de la place dit Bastion de la Ponche-rimade, pour canonner tout le terrain dépourvu de défenses , entre les pentes de Sainte-Catherine et celles de la Malgue.

Les défenseurs pouvaient mettre en batterie dans les forts , derrière les retranchements nouveaux et sur les fortifications , environ cinq cents canons ou mortiers , approvisionnés largement en poudre , en boulets et en bombes. Près de 20,000 hommes se trouvaient rassemblés aux abords de la place, ou allaient y arriver. L'entreprise du duc de Savoie était désormais bien difficile.

Tous ces préparatifs avaient été favorisés par la lenteur des impériaux, auxquels ils n'avait pas fallu moins de quinze jours pour se porter de la rive gauche du Var à Toulon. Mais , comme nous l'avons déjà fait observer, la chaleur, la sécheresse, le mauvais état des chemins et parfois le manque de vivres avaient rendu très pénible la marche des colonnes ennemies. Remarquons de plus qu'en 1524 le connétable de Bourbon n'arriva devant Aix que le 6 août , ayant passé le Var dès les premiers jours de juillet, et cependant il n'avait que 20,000 hommes

et n'avait éprouvé, pour ainsi dire, aucune résistance dans sa marche en avant. Douze ans plus tard, en 1536, l'armée de Charles-Quint n'avait pas une marche beaucoup plus rapide.

Une invasion dans un pays montueux, desséché comme l'est la Provence, est toujours une opération difficile; le ravitaillement sur place n'est jamais que très aléatoire; on ne peut trouver d'approvisionnements sérieux ni en blé, ni en fourrages, heureux encore quand l'eau ne fait pas défaut. Il faut donc trainer derrière soi de longs convois qui alourdissent les colonnes, ou, si l'on est maître de la mer et que l'on compte sur son escadre, on est astreint à suivre la côte sans cependant se priver d'un gros bagage, sous peine d'être à la merci d'une tempête ou même d'un coup de vent.

Quoi qu'il en soit, quand l'ennemi se présenta devant Toulon, la place était prête pour la lutte. Le maréchal de Tessé, confiant dans l'œuvre locale de défense, était parti pour Aix, afin de rassembler de nouvelles troupes, de convoquer les milices et de hâter la marche du comte Medavi. Ce dernier, descendant de la Savoie et du Dauphiné avec une division, ne put arriver que le 7 août.

Le maréchal craignait que le duc de Savoie ne dirigeât une colonne par Brignoles et Saint-Maximin sur Aix et de là sur Marseille. Cette dernière n'aurait pu opposer aucune résistance, « n'ayant que des privilèges et point de murailles » (1). Outre les

(1) Lettre du maréchal au roi.—Rappelons que la première pierre du fort Saint-Nicolas fut posée par le duc de Mercœur, le 11 février 1680; mais ce fort n'avait d'action que pour défendre l'entrée du port et aussi pour maîtriser la ville qui venait de prendre une part active à la guerre des parlementaires.—Le fort Saint-Jean fut construit en 1688. Marseille n'avait que ces deux ouvrages, elle était complètement ouverte du côté de la terre.

pertes considérables qui en seraient résultées pour cette contrée riche et commerçante , le corps ennemi , se rabattant sur Aubagne et le Beausset, eut pu forcer les gorges d'Ollioules et attaquer Toulon par l'Ouest, ou du moins couper la place de ses communications et compléter l'investissement. Déjà, pour parer à une manœuvre de ce genre, le maréchal avait fait occuper les gorges d'Ollioules par des troupes de milice et quelques réguliers , en même temps que les deux régiments de cavalerie du Dauphiné et de Hautefort étaient venus camper au Beausset , éclairant le pays et couvrant les débouchés.

La position de Saint-Maximin , que le maréchal voulait faire occuper, a une réelle importance pour la protection de la région. Outre que les abords en sont découverts, relativement fertiles et bien cultivés et mieux partagés au point de vue de l'eau que tant d'autres localités du territoire , c'est le seuil entre la vallée de l'Argens et celle du bas Rhône, entre le golfe de Fréjus, d'une part et les villes d'Aix et de Marseille, d'autre part. Enfin, Saint-Maximin peut être considéré comme le nœud des communications entre le littoral méditerranéen et la vallée de la Durance.

Une fois le comte de Medavi arrivé, tout danger de ce côté fut définitivement conjuré. Le général , avec une partie de sa division, campa entre Brignoles et Saint-Maximin , vers Tourves , pendant que la cavalerie restait sur les bords de la Durance et que le reste des troupes disponibles poursuivait sa route vers Toulon et allait camper à Missiessy.

Rendant compte des dispositions adoptées , le maréchal de Tessé écrivait à M. de Chamillart : « On sera ainsi en mesure de rassurer le pays, de disputer les fourrages et de faire une guerre

de campagne. Si l'ennemi lève le siège, nous nous joindrons, M. de Medavi et moi, pour l'incommoder dans sa retraite, et, s'il continue, nous lui ferons naître tant de difficultés qu'il faudra qu'il l'abandonne » (1).

Toutes ces mesures de sécurité assurées, le maréchal revenait à Toulon se mettre à la tête de l'armée.

Durant cet intervalle, de graves événements s'étaient passés devant la ville assiégée. Aussitôt arrivés sous les murs de la place, le duc de Savoie et le prince Eugène avaient reconnu les défenses du front Est et avaient décidé d'essayer de réparer le temps perdu en brusquant l'attaque. Dès l'abord, les postes français, portés en avant sur les hauteurs, avaient été refoulés sur la ligne fortifiée de Sainte-Catherine. C'est cette ligne que les généraux ennemis résolurent de forcer pour se rendre maîtres de la hauteur même de Sainte-Catherine qui leur donnerait commandement sur les fortifications de la place et serait un excellent emplacement pour leurs batteries. Toutefois les impériaux durent consacrer quelques jours à l'organisation de leur camp. Ils se couvrirent par une ligne de retranchements ; ils y firent travailler des ouvriers, qu'ils avaient eu soin de réquisitionner dans les localités en arrière. Ainsi, c'est du camp de Pignans que l'intendant général Fontana avait adressé aux consuls de Roquebrune un ordre, daté du 24 juillet, prescrivant l'envoi de travailleurs pour le camp de Toulon et menaçant d'user de rigueur en cas de retard. Des notes analogues étaient envoyées aux autres communes, et il est à présumer que l'empressement des habi-

(1) Lettre citée par l'abbé Papon : « *Histoire de Provence* ».

tants fit défaut, si nous en jugeons par une autre lettre du même Fontana, datée du camp de la Valette, 28 juillet, et adressée à la viguerie de Grasse ; elle commençait ainsi : « Messieurs , je remarque avec beaucoup de surprise que fort peu de communautés de votre viguerie ont envoyé des députés pour convenir de la contribution et qu'elles s'exposent ainsi à se faire mal-traiter..... »(1).

En même temps qu'ils couvraient leur position , les impériaux organisaient un service de transport entre le dépôt d'Hyères et leur camp , pour voiturier les vivres , les pièces , les munitions ; « même les bœufs des particuliers qui se trouvèrent dans la ville furent obligés de trainer les affuts », écrivait alors Jean Clapier, et ce témoin ajoutait plus loin : « Ils firent construire vingt-quatre fours dans la ville ou au dehors ;... il fallait décarreler toutes les maisons pour avoir de la brique ;..... nous avons fait plus que nous n'avons pu pour les contenter en tout ce qu'ils nous demandaient , et ce n'était pas peu de chose de fournir à une armée comme celle-là , l'espace de 26 jours , tout ce qui lui était nécessaire..... Nous fumes dans l'obligation de livrer une grande quantité d'objets de couchage et une masse de linge pour les malades et les blessés, qui étaient en très grand nombre..... Nous fournîmes encore 50,000 rations de pain par jour, 7,000 sacs à terre, 150 cornues et autant de barils : des pignasses et des chaudières pour les fours, et pour les hôpitaux du vin et de la viande (2) ». On remarquera l'exagération du récit : une

(1) Archives de Roquebrune , liasse EE, 16.

(2) Livre de raison de Jean Clapier, cité par M. Demis. *Hyères ancien et moderne* 4^e éd., p. 117.

ville comme Hyères livrant 50,000 rations de pain par jour pendant vingt-six jours ! Les habitants ont fourni des moyens de transport, peut-être des ouvriers boulangers, mais ils n'auraient pu disposer de pareille quantité de farine : au reste les archives de maintes communes nous ont montré la preuve de réquisitions de blés et de denrées diverses, pour la période du siège (1), et encore, plus d'une fois, malgré ce qui put être aussi tiré de la flotte, les vivres manquèrent.

L'attaque projetée par le duc de Savoie fut ordonnée pour le 29 au soir (2); les dispositions ci-après avaient été adoptées.

Une colonne de 3,000 hommes devait aborder S^{te}-Catherine de front, pendant que le prince de Saxe-Gotha, avec une deuxième colonne de force égale, s'élèverait sur les pentes du Faron pour attaquer de front et de flanc la position d'Artigues. Des canons et des mortiers, mis en batterie sur les hauteurs à l'Est, avaient mission d'appuyer cette attaque. En même temps, des navires de l'escadre iraient jeter des troupes à l'entrée de la rade pour s'emparer des batteries qui protégeaient la passe.

Le marquis de Broglie, qui commandait à Artigues, le général Villard (chef d'escadre), et les brigadiers Tessé et Guerchois, qui occupaient S^{te}-Catherine, repoussèrent vigoureusement l'attaque de l'ennemi et forcèrent les deux divisions à reculer. Le duc de Savoie fit revenir ses troupes à la charge, 4,000 grenadiers du prince de Wurtemberg appuyèrent le mouvement, mais les français tinrent bon et les alliés durent encore une fois se retirer ;

(1) Brignoles avait dû envoyer à Cuers pour le 25 juillet 40,000 rations de pain, Solliès-Ville fournait 85 hectolitres de blé (Archives de Solliès-Ville, BB, 9), etc.

(2) L'abbé Papon, *Histoire de Provence* dit le 27, De Quincy et De la Londe, le 29.

ils se retranchèrent dans les vallons, hors de la portée des fusils.

Enfin, le 30, les ennemis appuyés par 3,500 hommes de troupes fraîches, revinrent une troisième fois à l'attaque. Le prince de Hesse-Cassel, le comte de Larocque, lieutenant-général piémontais, et le marquis de Salles (1) abordèrent ensemble par trois points différents le plateau et la chapelle de Sainte-Catherine (2). La lutte fut des plus vives : la bastide d'Artigues fut enlevée la première, et alors les défenseurs de Sainte-Catherine, accablés par le nombre et presque entourés, durent se retirer, après avoir encloué quatre pièces de canon qu'ils ne pouvaient emmener et mis le feu aux plates-formes et aux gabions. Ce succès important avait coûté aux alliés plus de 500 hommes, tués ou blessés : le prince de Hesse était au nombre des derniers.

Sur la côte, les ennemis avaient tout d'abord réussi à se rendre maître de la batterie du Cap ; mais, attaqués par M. de Pontac, capitaine de vaisseau, chargé de la défense de la presqu'île (il n'avait guère que 600 hommes), ils avaient dû se rembarquer. Cette tentative montrait aux français l'impossibilité de garder toutes les batteries de la côte, trop éloignées les unes des autres pour pouvoir être secourues à temps ; aussi évacuaient-ils la plupart d'entre elles, après avoir jeté les pièces à la mer. Seules, les batteries de la Plage et de l'oratoire de Saint-Elme furent conservées, ainsi, bien entendu, que les forts ou châteaux de Sainte-Marguerite, de Saint-Louis, de la Grosse-Tour, de Balaguier et de l'Eguillette.

(1) Ce général fut tué quelques jours après par un boulet parti du bastion St-Bernard.

(2) Lainet de la Londe, *Histoire du siège de Toulon*, p. 56.

Désormais en possession de la hauteur de Sainte-Catherine , le duc de Savoie fit tracer une ligne des retranchements s'étendant depuis cette hauteur jusqu'à la Malgue et passant par la chapelle et le pont de l'Eygoutier. Quatre batteries de pièces de gros calibre étaient en même temps établies , celle de droite pour agir contre la ville , les deux du centre pour répondre au feu du Saint-Philippe et du Tonnant, dont les projectiles incommodaient fort les assiégeants , et enfin celle de gauche ayant pour objectif le petit fort Saint-Louis.

L'ennemi se trouvait ainsi à environ 600 mètres du corps de place. Il travaillait à une ligne de circonvallation s'étendant du pied de Coudon à la mer.

Le 1^{er} et le 2 août, les alliés s'occupèrent de l'établissement de leurs lignes et de leurs batteries.

Le 3, ils avaient déjà de prêts, du côté de la mer, 16 canons et 4 mortiers : le feu des remparts les avaient fort incommodés, mais cependant sans ralentir sensiblement la marche de leurs travaux.

Dans la nuit du 3 au 4, le général de Goesbriant conduisit une sortie de 2,000 hommes. Il réussit à mettre en fuite les travailleurs, à repousser leurs soutiens et à bouleverser les travaux de l'adversaire , mais il dut bientôt rétrograder devant des forces supérieures.

Le 4, la batterie ennemie de Sainte-Catherine était achevée et

(1) Le marquis de Quincy , dans son *Histoire militaire* , dit qu'à la suite des reconnaissances qui furent faites dans la journée du 27 juillet, « 400 prussiens prirent poste sur une hauteur, près de leur aile gauche , où un détachement des troupes de France occupait un petit fort dans un petit lac ». Nous n'avons pu nous rendre compte de l'emplacement exact de l'ouvrage auquel il est ainsi fait allusion.

les impériaux construisaient à gauche un grand ouvrage pour la couvrir.

Les 5 et 6, malgré le feu violent de la place, les assiégeants poursuivaient leurs travaux pour joindre leurs positions de droite à celles de la gauche.

Le 7, les batteries de l'attaque étaient organisées, et 17 pièces ouvraient le feu contre les deux navires, Saint-Philippe et Tonnant, pendant que le fort Saint-Louis était canonné et bombardé par 9 pièces ou mortiers.

Pendant ce temps, le duc de Savoie faisait sillonner la région par des reconnaissances, et un gros parti de cavalerie allait camper aux portes de Brignoles. Le colonel de Pfefferkorn, parti avec 200 chevaux pour fourrager du côté de Signes, était attaqué par quelques détachements réguliers, appuyés de paysans armés. Il se voyait contraint à la retraite, ayant perdu une partie de son effectif et sans avoir réussi dans sa mission.

Maître de la position de Sainte-Catherine, l'ennemi n'osa pas attaquer le front des retranchements du camp de Sainte-Anne et tenta une diversion contre le front Nord-Ouest de la ville, en tournant toute la masse du Faron pour déboucher par les gorges de Saint-Antoine. Le prince Eugène lui-même se chargea de la conduite de cette opération, dont il attendait le plus grand succès. Il suivit donc le vallon des Favières pour gagner le Revest et Dardennes, mais il vint se heurter contre une ligne de retranchements, solidement établie et défendue par trois mille hommes. Le prince Eugène ne tenta même pas une attaque qu'il jugea impossible et se cantonna à Dardennes, occupant le Revest et mettant quelques postes dans les gorges. Il faisait couper les eaux du canal qui alimente Toulon.

Cette entreprise ayant ainsi échoué, le duc de Savoie ne songea plus qu'à se fortifier sur les hauteurs de Sainte-Catherine. Le 8, il fit entreprendre la construction de deux grandes batteries de 20 pièces chacune, pour battre le bastion Saint-Bernard. Aucun évènement sérieux ne se produisait.

Jusqu'à ce jour, l'escadre ennemie n'avait pas joué un rôle bien actif. Le 25 juillet, lors des premières opérations du débarquement du matériel de siège sur la plage d'Hyères, un petit corps avait mis à sac le château des Bormettes et le couvent du même nom (1); peu de jours après, le 31, des chaloupes paraissaient devant Bandol, le village et le château étaient pillés (2). Le lendemain, neuf vaisseaux, mouillés sur la rade du Brusc, envoyaient un corps de débarquement que rançonnait Saint-Nazaire, puis Saint-Cyr, pendant que des galiotes jetaient quelques bombes sur la Ciotat (3).

Le 5 août, un combat sur mer se livrait en face du cap Brun entre une trentaine de chaloupes ennemies et un brigantin français, chargé de porter quelques approvisionnements et de l'eau à la garnison du château de Sainte-Marguerite. Le bateau français, escorté de quelques chaloupes armées, put forcer le passage, et un navire anglais, qui s'était approché pour soutenir sa flotille, dut rétrograder désarmé et complètement démâté par le feu du fort (4).

Le 12 août, quelques bateaux ennemis allaient encore jeter du

(1) Laindel de la Londe, pièces justificatives p. 101.

(2) id. id. p. 125.

(3) id. id. p. 126.

(4) Note du chevalier Bernard, citée par De la Londe, p. 99.

monde à Saint-Nazaire pour faire de l'eau. Un petit détachement de troupes régulières, aidé par les habitants, attaqua les anglais, leur tua plusieurs hommes et les força à reprendre la mer.

Ainsi pendant toute cette période, la flotte anglo-hollandaise n'avait pas été d'une grande utilité pour la marche des opérations. N'oublions pas toutefois que c'est des navires de transport que les impériaux tiraient tout leur matériel de siège, la majeure partie de leurs munitions et aussi des approvisionnements de toute nature.

L'amiral Showel, pressé par le duc de Savoie d'agir pour seconder l'œuvre de l'armée de terre, demandait avant tout que Sainte-Marguerite, Saint-Louis et la Grosse-Tour fussent réduits, ne voulant pas exposer ses navires au feu de ces forteresses : toutefois, le 14 août, quelques bâtiments s'approchaient pour concourir au bombardement des ouvrages.

Les événements allaient changer de face. Le maréchal de Tessé, de retour à Toulon, avait résolu de reprendre l'offensive pour chasser l'ennemi des positions perdues le 30 juillet et bouleverser ses travaux. Il importait à tout prix de protéger la ville, le port et l'arsenal contre un bombardement prolongé dont les conséquences pouvaient être désastreuses.

Une action générale fut combinée. L'attaque principale devait agir contre la portion de la ligne ennemie qui s'étendait de la bastide d'Artigues aux retranchements de Sainte-Catherine; mais elle commencerait seulement lorsque, à gauche, une colonne française aurait occupé les crêtes du Faron et, qu'à droite, une diver-

sion tentée contre les travaux de la croupe la Malgue aurait attiré l'attention des ennemis de ce côté. Cette fausse attaque vers le Sud ne pouvait manquer d'efficacité, l'adversaire ayant un intérêt majeur à rester maître d'une position qui le mettait en communication avec la mer et lui donnait d'excellentes vues sur le fort Saint-Louis et la Grosse-Tour, but actuel de ses efforts.

Enfin, pour compléter cet ensemble de dispositions, une colonne, tirée du camp de Missiessy, devait agir dans la vallée de Saint-Antoine et enlever les postes de Dardennes. Toutes les mesures furent prises pour assurer le succès d'une opération dont allait dépendre le salut de la place. Toutes les troupes disponibles, soit 18,000 hommes environ, furent appelés à concourir à l'action; on s'assura également l'appui des habitants, armés et organisés en corps irréguliers.

Le général comte de Dillon était chargé de l'attaque de la Croix-Faron; il avait avec lui 8 bataillons (les deux brigades du Lyonnais et de la Fare), 12 compagnies de grenadiers commandées par M. de Guerchois (brigadier du roi), 100 dragons à pied et six pièces portées à dos de mulet. Cette colonne partit dans la nuit du 14 au 15, par une pluie battante, et s'éleva sur les hauteurs, guidée par un bourgeois de la ville, M. Léraud, qui la conduisit par un sentier partant de Sainte-Anne.

Le brigadier de Cadrieux s'embarquait à minuit avec six compagnies de la Malgue.

En même temps, les troupes du centre sortaient de la ville et formaient trois colonnes.

A gauche, était la brigade de Tessé (1);

(1) Le comte de Tessé, brigadier du roi, était le fils du maréchal.

A droite le général Caraccioli, ayant sous ses ordres 6 bataillons des troupes de la marine et dix compagnies de grenadiers ;

Au centre se rassemblait la masse principale aux ordres du général de Goesbriant, ayant sous lui le maréchal de camp Montsoreau et le marquis de Broglie, brigadier, à la tête de treize compagnies de grenadiers.

Ajoutons que le maréchal de Tessé avait disposé en arrière de sa troupe dix bataillons, la droite à la ville, la gauche à la montagne. Trente compagnies de milice bourgeoise gardaient l'intérieur de la place. Tout ce qui était disponible était donc entré en ligne.

Dès le point du jour, Dillon avait enlevé le poste de la Croix-Faron ; il l'annonçait au maréchal par trois fusées. C'était le signal convenu. Aussitôt, le brigadier de Cadrieux attaquait les batteries de la Malgue où les impériaux portaient à la hâte des renforts et au même instant les trois colonnes de l'attaque principale commençaient leur mouvement.

A droite, le général Caraccioli surprit les ennemis dans leur parallèle, ayant réussi en même temps à tourner leur flanc, il se rendit assez rapidement maître de la position. La résistance fut plus vive entre la chapelle et le pont de l'Eygoutier, où le prince de Saxe-Gotha tint bon en attendant les secours qu'il avait fait demander ; mais les tranchées étaient, là aussi, enlevées par les assaillants. Le prince s'était fait tuer sans avoir reculé.

Au centre, le régiment de Vexin, conduit par M. de Metz, marchait droit à la chapelle, qui était enlevée presque sans coup férir. L'ennemi se reformait alors sur le plateau, en arrière de forts retranchements bien palissadés et que 3,000 défenseurs

allaient garnir. Une première attaque était repoussée , mais fort heureusement arrivaient six pièces de canon , servies par la marine et dont les affûts étaient disposés sur traîneaux ; mises aussitôt en batterie contre les retranchements , elles étaient du plus grand secours. Les grenadiers de M. de Broglie abordaient alors le plateau , baïonnette basse , et culbutaient l'ennemi dans ses tranchées. Une seconde ligne , sur laquelle les alliés tentaient de se reformer , était encore enlevée par nos troupes.

Pendant ce temps , à gauche , la colonne conduite par M. de Tessé s'était rendue maîtresse du poste qu'elle avait attaqué , y avait culbuté quatre bataillons piémontais et pris quatre canons.

Toutes les attaques avaient été vigoureusement appuyées par les pièces du Tonnant et celles des bastions et courtines de Saint-Bernard et des Minimes qui couvraient de projectiles tous les points sur lesquels l'ennemi tentait de se rallier.

A trois heures de l'après-midi , la lutte était terminée , l'ennemi était refoulé sur toute la ligne , depuis la bastide d'Artigues , jusqu'au pont de l'Eygoutier.

Pendant que nous obtenions ces succès sur le front du Nord-Est , le brigadier Barville et le colonel Nizas , qui étaient à Saint-Antoine avec sept bataillons du Berry , de Thiérache et de Boissieux , attaquaient le prince Eugène et le délogeaient de Dardennes ainsi que des hauteurs du Revest , lui enlevant une cinquantaine de prisonniers. Vers la Malgue également , le sort nous était favorable , M. de Cadrieux se rembarquait , ayant réussi dans son expédition et encloué les canons des batteries et de l'assiégeant.

Telle fut , en peu de mots , cette journée du 15 août où tous

firent leur devoir et qui assura définitivement le salut de Toulon. Nous avons perdu un peu plus de 1200 hommes, les pertes de l'ennemi ne s'élevaient pas à moins de 3,000 tués ou blessés. Le maréchal de Tessé avait tout conduit, se portant partout où sa présence pouvait être nécessaire ; le compte de Grignan, malgré ses 75 ans, était resté plus de six heures à cheval et sur le champ de bataille ; il félicitait les habitants de la ville, soldats improvisés, qui étaient venus se battre au milieu des troupes régulières : s'adressant au maréchal de Tessé, il prononçait devant eux ces paroles : « M. le maréchal, nous dirons au Roi que nous avons vu les Toulonnais face à face avec les ennemis faire bonne contenance et se battre en braves gens » (1).

Le maréchal de Tessé faisait détruire tous les travaux des alliés, combler les tranchées, démonter les plates-formes, brûler les fascines, les gabions, les madriers : mais de tout le terrain conquis, nous ne gardions que la position principale, la hauteur de Sainte-Catherine.

Ainsi, en un jour, le duc de Savoie avait perdu tout le fruit de ses travaux. Redoutant que l'armée qui se trouvait vers Saint-Maximin ne refoulât les troupes de cavalerie campées sous Brignoles et ne se portât sur ses derrières, il faisait occuper par trois mille hommes le débouché de la vallée du Gapeau, à Solliès ; en même temps que pour assurer la sécurité immédiate de

(1) Extrait des notes du chevalier Bernard, officier d'ordonnance du gouverneur, manuscrit de 1707. — Cité par L. de la Londe, p. 68.

son camp de la Valette, deux régiments s'établissaient au Nord-Ouest du village de ce nom pour garder la sortie du vallon des Favières, désormais évacué.

La nouvelle du succès des armes françaises se serait vite répandue et les conséquences réelles en auraient été aussitôt appréciées. Les archives de Roquebrune renferment une lettre adressée par les consuls de cette communauté aux consuls du Luc, pour demander des renseignements sur la situation du pays. Le bruit court, écrivent-ils, que le duc de Savoie aurait quitté Toulon, mais nous ne savons s'il se retire réellement, ou s'il marche sur Aix. Si ses suppositions étaient prématurées, elles n'en étaient pas moins vraisemblables et n'allaient, du reste, pas tarder à se réaliser en partie.

A la suite de leur échec, les alliés décidèrent d'agir contre la ville par un bombardement exécuté de concert avec les bâtiments de la flotte. Ils ne comptaient certes pas que la Place fut ainsi amenée à capituler, mais ils espéraient pouvoir mettre en cendres les immenses approvisionnements enfermés dans les magasins de l'arsenal et ruiner ainsi pour longtemps ce port, objet de la jalousie anglaise.

Le duc de Savoie sentait que sa position pouvait devenir périlleuse d'un jour à l'autre et qu'une solution s'imposait à brève échéance. Une épidémie de dyssenterie s'était déclarée parmi les troupes assiégeantes; les malades encombraient les hôpitaux d'Hyères, déjà remplis de nombreux blessés, et le découragement commençait à se manifester. Les impériaux n'ignoraient pas de plus qu'une armée de secours s'organisait en France et allait prochainement s'avancer vers la Provence, sous le commande-

ment du duc de Bourgogne , auquel devait s'adjoindre le maréchal de Berwick (1), appelé par un courrier de cabinet envoyé de Versailles en Espagne. Ces considérations ne pouvaient manquer de hâter la marche des événements.

Entre temps , le château de Sainte-Marguerite se rendait. La citerne ayant été crevée par une bombe , M. de Grenouville, qui commandait, s'était vu dans la nécessité de capituler avec sa petite garnison. Le fortin avait eu à lutter pendant six jours contre un corps de 2,500 hommes et une batterie de brèche qui avait démonté les deux seules pièces qu'il eut du côté de terre. Manquant d'eau et de munitions , réduit à la dernière extrémité, le commandant du château avait fait son devoir ; il capitula avec honneur.

Le duc de Savoie lui rendit son épée.

Le 18 août, les ennemis prenaient également possession du fort St-Louis où la brèche était béante. M. Daillon , capitaine au Vexin, l'avait évacué la veille au soir, par la voie de mer : depuis déjà trois jours , il avait l'ordre du maréchal de rentrer en ville.

Les navires anglais pouvaient dès lors approcher de terre sans courir aucun danger ; aussi vinrent-ils débarquer , presque sur la hauteur de la Malgue, un certain nombre de mortiers que les Impériaux mirent aussitôt en batterie derrière le canal de l'Eigoutier et sur la plate-forme de la tour Saint-Louis. Les galiotes à bombes de l'escadre venaient s'embosser dans l'anse sous le

(1) Arrivé aux environs de Béziers, le maréchal de Berwick apprit que le duc de Savoie venait de lever le siège de Toulon et de reprendre la route d'Italie; il retourna aussitôt en Espagne.

fortin , pour participer à l'œuvre de destruction que tentaient les assiégeants.

Pour combattre les pièces de l'ennemi et pour tenir à distance ses bâtiments, M. de Saint-Paters faisait établir à la Grosse-Tour , une batterie de six pièces de fort calibre. L'entrée de la petite rade était parfaitement couverte et il n'y avait pas à redouter de tentative de ce côté.

Le bombardement , commencé dès le 17, ne fit que croître en intensité jusqu'au 21. Le 19 avait cessé un vent violent qui régnait depuis quinze jours et gênait fort les mouvements de la flotte; aussi les gros bâtiments anglais purent-ils venir s'emboşser depuis la presqu'île de Sepet' jusqu'à Saint-Louis et prendre part à ce bombardement.

Mais le siège était fini , le duc de Savoie voyait que tout effort serait désormais inutile. Les assiégés venaient du reste de prendre encore l'offensive. Pour mettre un terme à ce bombardement et éloigner les navires ennemis , une colonne française s'était portée sur la hauteur de la Malgue dont elle s'était emparée. Une batterie de pièces de 36 y avait aussitôt été établie.

Les généraux de l'armée impériale, réunis en conseil de guerre, décidaient la retraite. Dès le 20, on embarquait les blessés, les malades et une partie du matériel. Le 21 au soir , les galiotes aussi bien que les vaisseaux de haut rang, se retiraient vers la rade d'Hyères. Pendant ce temps, l'armée de terre filait à petit bruit, essayant de masquer son départ en laissant les tentes tendues et les feux allumés, pendant que quelques canonniers continuaient à tirer sur la ville. En réalité, ce bombardement ardid avait eu peu d'effet; deux bateaux, la Perle et le Diamant,

avaient été incendiés : vingt-quatre maisons de la ville avaient été détruites, une centaine endommagées. Un grand nombre de projectiles étaient tombés au-delà de l'enceinte, vers la **Porte Royale**, beaucoup d'autres avaient éclaté en l'air. Ce fut là le dernier effort de l'ennemi.

Le 23 août, au matin, tous les établissements des Impériaux étaient abandonnés, l'armée ennemie entière avait repris la route d'Italie, le siège était levé et Toulon délivré.

Retraite de l'armée du duc de Savoie.

Le duc de Savoie accélérât la retraite de son armée : le 23, le gros de ses troupes était à Pignans , et le 24 sur les bords de l'Argens. En même temps , une avant-garde hâtait sa marche pour occuper Fréjus et se porter au poste de l'Estérel qui commande la route de Cannes. Les Impériaux craignaient de se voir disputer ce passage tant par les paysans armés , conduits par le chevalier de Miane que par le comte de Medavi, prévenu à Saint-Maximin par un courrier venu de Toulon. Sa petite armée s'était aussitôt mise en route, poursuivant la cavalerie allemande partie de Brignoles le 22 , à une heure après minuit (1).

Le maréchal de Tessé, lui-même, à la tête de 4,000 grenadiers, suivait de près l'arrière-garde ennemie aux ordres du prince Eugène qui protégeait la retraite avec l'élite des troupes.

Les alliés achevaient de ruiner le pays qu'ils traversaient , exigeant partout des contributions exorbitantes , ou se livrant au pillage. Déjà , dès le 31 juillet , les habitants de Solliès-Pont avaient dû payer une somme de 16,000 livres (2), Brignoles avait été taxée à 22,500 livres (3), la ville d'Hyères , bien qu'épuisée

(1) Brignoles. Registre des délibérations, BB, p. 50.

(2) Solliès-Pont Archives communales , BB, 40.

(3) Brignoles. Registre des délibérations , BB, p. 50.

par une longue occupation, avait encore dû donner 30,000 livres. Toutes les autres localités avaient eu à supporter des impositions proportionnées : heureux encore quand tout se bornait là ; c'est ainsi que le village de Vidauban fut saccagé et livré à l'incendie, presque toutes les maisons de l'agglomération et les bastides furent détruites. Nous citons, à titre de renseignement, le résumé d'une pièce curieuse des archives de cette commune, c'est le certificat constatant l'enlèvement en ce lieu par un détachement ennemi de retour du siège de Toulon, de :

30 bœufs, 6 vaches, 360 moutons ou brebis;

300 manons ou chèvres, 80 cochons ;

5 mulets, 6 chevaux, 2 juments ;

1,000 rations de pain ;

10 charges (1,200 kil.) de farine;

10 charges (16 hectolitres) de blé;

15 bourriquets;

100 chemises, 100 fers de chevaux, le tout évalué à un total de 11,000 livres (1).

Il est à présumer que rien ne fut laissé aux malheureux habitants de cette communauté qui avait déjà eu à supporter le premier passage des alliés et maintes réquisitions pendant le siège. Il en fut de même sur plus d'un autre point. Les Impériaux faisaient ainsi le vide derrière eux; ils voulaient autant que possible vivre sur le pays ; mais ils comptaient bien en outre, en semant ainsi la ruine sur leur passage, entraver et retarder la marche des troupes qui les poursuivaient.

(1) Archives com^m, S. EE. 13.

Plusieurs historiens, l'abbé Papon et, à sa suite, M. de la Londe, pour n'en citer que deux, ont vivement critiqué le maréchal de Tessé qui, suivant eux, aurait dû, après la journée du 15 août, prendre vigoureusement l'offensive, ou tout au moins, aussitôt le mouvement de retraite de l'ennemi dessiné, se porter en avant avec toutes les troupes de la garnison de Toulon..

Il convient de faire observer qu'après l'effort si considérable de la journée du Faron (1), les troupes de la défense devaient avoir besoin de repos pour se réorganiser ; leur situation n'était pas des plus brillantes : bien que les communications avec Aix et Marseille n'eussent jamais été interrompues, plus d'une fois les vivres avaient manqué. L'équipement était en outre dans un état piteux, la correspondance du maréchal en fait foi. Dans une lettre à M. de Chamillard, le duc de Tessé se plaint, entre autres choses, du manque de chaussures et insiste sur ce point, que, depuis le début de la campagne, il n'a pu disposer que de 5,000 paires de souliers rapidement épuisées. Enfin, autre considération qui, à elle seule, suffirait à expliquer l'impossibilité d'une poursuite bien active : la garnison n'avait ni équipages, ni moyens de transport, et une troupe un peu considérable était assurée de ne pouvoir vivre dans une contrée dont toutes les ressources avaient été épuisées par un adversaire qui brûlait ou détruisait ce qu'il ne pouvait utiliser.

Ces raisons n'auraient-elles même pas existé, pour juger d'une semblable façon la conduite du général français, il faudrait savoir les considérations diverses qui pouvaient peser sur ses dé-

(1) C'est le nom donné à l'action du 15 août.

cisions. Or ce sont là des données de premier ordre qui échapporont toujours aux investigations des critiques de cabinet. Ce n'est que sur des renseignements incomplets, faux parfois, bien que vraisemblables, que le général peut asseoir son opinion et prendre une résolution. Tous les détails de la situation de l'adversaire et les mouvements qui vont suivre ne lui sont naturellement pas connus comme à l'écrivain qui juge après coup et dont les propositions ne sortent jamais de la spéculation pure sans risquer d'être contredites par l'évènement.

Enfin n'existe-t-il pas un élément qui échappe à toute mesure et est néanmoins d'une importance majeure pour le chef qui va prendre une décision ? Nous voulons parler de la situation morale des deux troupes en présence. Or c'est là une donnée essentiellement fugitive, variable d'un moment à l'autre et seulement appréciable pour celui qui commande.

Les alliés avaient subi un échec ; les corps français avaient pour eux l'exaltation du succès obtenu, c'est vrai, mais les Impériaux avaient-ils réellement perdu toute confiance au point qu'il fut permis d'espérer avec une petite troupe les détruire en rase campagne ? Était-il prudent de risquer de perdre ainsi tous les avantages si chèrement achetés ? Que le duc de Savoie eut un succès et fit un retour offensif, Toulon pouvait être enlevé. L'armée des alliés n'était point tellement épuisée qu'elle ne fut encore redoutable. Moins d'un mois plus tard, nous devions la retrouver sur le revers oriental des Alpes, et elle y fera preuve de vitalité. Enfin, des renforts étaient en marche pour rejoindre l'armée impériale et on devait le savoir à Toulon. Aucun des historiens n'a tenu compte de ce fait, il est cependant très réel.

Nous trouvons en effet, dans les archives de Roquebrune, une lettre en date du 17 août, adressée par le commandant de la place d'Antibes, aux consuls de Roquebrune, annonçant le passage d'une troupe ennemie allant vers Toulon et forte de six mille hommes : « savoir 1,000 cavaliers, le reste d'infanterie, partie troupes d'ordonnance et partie de milices, et mille chevaux de remonte ». Le maréchal de Tessé eut pu disposer de douze à treize mille hommes, si toutefois il eut été possible de les faire vivre; c'était insuffisant pour tenter pareille entreprise.

La circonspection du maréchal fut de la sagesse, et, si les instructions du cabinet de Versailles prescrivaient impérativement la plus grande prudence, il faut reconnaître que les circonstances étaient d'accord pour la commander.

Quant à cette accusation portée si légèrement dans plusieurs ouvrages, que le duc de Tessé ne poursuivit pas l'ennemi par suite d'un pacte secret avec le duc de Savoie. — on voulait ménager un prince allié à la maison de France, — il faut avouer que pareille imputation outrage singulièrement le bon sens. Qu'elle se soit produite dans certaines publications de l'époque en quête d'une popularité de mauvais aloi, soit. Il en avait été de même après le siège de Lille, comme après notre échec devant Turin. Aussi, Voltaire rapportant ces racontars, écrivait-il : « C'est un de ces bruits populaires qui *décréditent* le jugement des nouvellistes et qui deshonnorent les historiens (1) ». Ce qui est regrettable, c'est de trouver des historiens sérieux qui ne craignent pas d'aller ramasser de pareils commérages dans les

(1) Voltaire, *Siècle de Louis XIV.* éd. de 1818, t. I, p. 306.

nombreux mémoires apocryphes du temps , mémoires presque toujours plus friands de calomnies et de scandales que soucieux de la vérité.

Que les étrangers colportent de tels bruits , on ne s'en étonne guère, mais il faut leur laisser une aussi triste besogne. Que les anglais , désappointés de voir le but de cette entreprise si complètement manqué, aient cherché à en imputer la faute au duc de Savoie qu'ils accusent de lenteur, même de mauvais vouloir, rien de mieux. Cependant, lorsqu'ils prétendent que ce prince était de connivence avec le maréchal de Tessé , que la France lui avait payé une somme considérable pour le décider à lever le siège de Toulon , ils dépassait toute mesure. Singulier marché qu'eut passé là le gouvernement de Versailles ! payer un ennemi pour qu'il renonçât à une entreprise désormais avortée et allât porter la guerre sur un autre point de nos frontières.

Le duc de Savoie serait davantage dans son droit quand il rejette en partie son insuccès sur l'amiral Showel , qu'il accuse de mollesse, prétendant qu'il n'osa rien faire contre les ouvrages de défense du port de Toulon et qu'il eut peur de sacrifier quelques bâtiments en les exposant au feu des canons français.

Nos adversaires déçus restent dans leur rôle quand ils s'imputent réciproquement leur échec ; mais comment qualifier la conduite d'écrivains prenant à tâche de ternir la gloire d'un général qui venait de remporter un incontestable succès et de délivrer une province envahie ?

Quoi qu'il en soit , l'armée impériale ne songeait plus qu'à accélérer son mouvement de retraite et à gagner rapidement l'autre rive du Var. L'avant-garde se pressait pour aller occuper les

défilés. Enfin un contingent de 3,000 hommes d'infanterie avait été embarqué sur l'escadre. Cette troupe était destinée à coopérer à une action en terre au cas où un corps français aurait pu prendre position sur la route de retraite.

Le 24, les impériaux se portaient des bords de l'Argens à Fréjus. C'est dans cette ville, que Victor-Amédée aurait eu avec le père Charronier cette conversation, rapportée par le maréchal de Tessé et par l'abbé Papon, au cours de laquelle il aurait tenu ce propos : « Mon père, voici une cacade que j'ai faite : c'était un dessein de l'Angleterre, projeté depuis longtemps, et auquel je me suis opposé, et, si l'on m'avait cru, au lieu de venir faire en Provence les sottises que j'y suis venu faire, j'aurais porté plus aisément la guerre aux portes de Lyon par la Savoie ». Voilà encore qui prouverait, s'il en était besoin, qu'au début de cette campagne, au commencement de juin, le maréchal de Tessé, comme le Ministre, avaient raison de couvrir toute la frontière du Sud-Est, aussi bien la Savoie que le Dauphiné et la Provence.

Les Impériaux se refaisaient un peu à Fréjus et envoyaient de petites colonnes lever des contributions dans la région. La ville de Draguignan était sauvée par le chevalier de Miane qui, à la tête de quelques réguliers et d'habitants armés, ne craignait pas de se porter au-devant des ennemis. Ceux-ci, quoique forts de 2,000 hommes, rétrogradaient sans avoir rien osé tenter.

Le 27 au soir, toute l'armée ennemie était réunie entre la Siagne et Cannes, elle séjournait le 28 pendant que des détachements étaient envoyés, l'un vers Antibes, pour masquer la place

et assurer la route, l'autre vers Grasse pour piller cette ville qui avait déjà fourni une taxe de 36,000 livres et de nombreuses réquisitions en nature. La ville de Grasse bien résolue à se défendre; mais menacée par près de six mille hommes, fut sauvée par l'avant-garde des troupes du général de Sailly. Cette avant-garde se trouvait le 19, vers midi, au repos un peu en avant du pont de Tournon, sur la Siagne; prévenue par le plus heureux hasard (1), elle put arriver à temps pour surprendre l'ennemi, le mettre en déroute et délivrer la cité, entourée depuis la veille et mal protégée par sa vieille enceinte.

Le village du Cannet était en même temps le théâtre d'une scène de pillage et de meurtre. Le vicaire de la paroisse, M. Ardisson, outré de la cruauté des Allemands, qui assassinaient les habitants après avoir pillé et brûlé les maisons, ramassa quelques paysans, se mit à leur tête et chassa les soldats ennemis; mais ceux-ci revinrent plus nombreux et mirent tout à feu et à sang. Un colonel piémontais, envoyé par le duc de Savoie pour arrêter ce carnage, fut tué par les Allemands; son cadavre fut trouvé à côté de celui du malheureux Ardisson (2).

Voilà les souvenirs que les alliés allaient nous laisser.

(1) Quatre dragons en patrouille avaient arrêté un paysan qui cherchait à les éviter. Fouillé en présence du général de Sailly, cet homme fut trouvé porteur d'un billet des consuls de Grasse, billet adressé à M. Ragonneau, commissaire des guerres à Antibes, qui venait d'Aix avec 12,000 livres pour sa garnison. « Il n'y a aucune sûreté ici pour vous : écrivaient les consuls, nous avons six à sept mille ennemis autour de nos murailles qui cherchent les moyens de nous piller ». M. de Sailly faisait aussitôt prendre les armes et portait sa cavalerie en avant.

(2) Notes du chevalier Bernard. — L. de la Londe. pièces justificatives, p. 101 et 105.

Les Impériaux étaient encore obligés de défilér sous le canon de Sainte-Marguerite ; mais laissons parler un auteur contemporain : « A son tour, le duc de Savoie sortit de son quartier général de Cannes pendant la nuit , afin de profiter du grand chemin M. de la Mothe avait fait porter huit bateaux , garnis de carabines et dans lesquels il y avait aussi des espingards , à la portée du pistolet de terre, soutenus par l'artillerie de la place. Les ennemis ne purent néanmoins défilér la nuit avec assez de diligence pour empêcher que quelques brigades ne se trouvassent à cinq heures du matin dans les défilés , où elles furent canonnées et arrêtées par le feu des bateaux , de manière qu'elles ne purent prendre d'autre parti que celui de gagner la montagne, après avoir perdu plus de cent hommes. On les voyait sur les hauteurs se culbuter les uns les autres , chaque officier menant son cheval après lui. Ce désastre fit prendre le parti aux troupes qui étaient dans les bateaux de mettre pied à terre pour courir sur quelques équipages qui étaient tombés dans les fossés et qu'ils enlevèrent avec quinze hommes qu'ils conduisirent dans l'île. Trente escadrons qui faisaient l'arrière-garde des ennemis, s'était présentés pour passer, furent obligés de s'en retourner et de traverser l'inaccessible chemin de Vallauris , ce qui les empêcha d'arriver au camp de Biot dans le temps qu'ils se l'étaient proposé (1) ».

Le 30 août , les impériaux étaient à Saint-Laurent et començaient à passer le Var ; le lendemain , le duc de Savoie franchis-

(1) Devize. *Histoire du siège de Toulon*, 1707, pages 259, 260, cité par l'abbé Alliez dans son *Histoire des îles de Lerins*.

sait la rivière avec le reste de ses troupes, ayant fait sauter derrière lui les fortifications de Saint-Paul.

Le rendez-vous général de l'armée ennemie était donné à Coni, d'où elle allait se porter sur les hautes vallées de la Clusone et de la Doire Ripaire, attaquer Suze et menacer le Dauphiné.

Le maréchal de Tessé laissait le général de Sailly avec 23 bataillons pour garnir le comté de Nice et la Provence, pendant que le général de Dillon se portait avec 13 bataillons vers la vallée de Barcelonnette, et que le reste des troupes disponibles marchait sur le Dauphiné et la Savoie pour rejoindre le comte de Medavi, parti en avant.

Là encore, Feuquières accuse le maréchal de Tessé. Il lui aurait fallu arriver plus tôt sur la haute vallée de l'Arc.

Les critiques ne sont pas faciles à satisfaire ; mais rappelons-nous cette phrase de Voltaire : « Ceux qui ont écrit l'histoire de Louis XIV ont copié servilement le marquis de Feuquières pour la guerre, ainsi que l'abbé de Choisi pour les anecdotes. Ils ne pouvaient pas savoir que Feuquières, d'ailleurs excellent officier, connaissant la guerre par principes et par expérience, était un esprit non moins chagrin qu'éclairé, l'Aristarque et quelquefois le Zoïle des généraux ; il altère des faits pour avoir le plaisir de censurer des fautes. . . . Il se plaignait de tout le monde, et tout le monde se plaignait de lui (1) ».

Ainsi se termina cette expédition du duc de Savoie. Une revue

(1) Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. Ed. 3 ter. 1819. T. 1, p. 232, 234.

générale, passée au-delà du col de Tende, fit constater que l'armée impériale était diminué de 13,235 hommes. 800 hommes avaient été tués, ou s'étaient noyés au passage du Var; 4,575 avaient été tués ou blessés devant Toulon; les paysans provençaux avaient enlevé pas mal de maraudeurs ou de trainards, le reste était mort de maladie. Il faut encore ajouter à ce total 1250 hommes, chiffre des pertes accusées par l'amiral Showel.

L'entreprise de nos ennemis leur avait coûté cher.

Il ne nous convient pas de rechercher ce qui eût pu advenir, si, au début des opérations, le duc de Savoie, hâtant la marche, se fût présenté devant Toulon quelques jours plus tôt : ce sont là des hypothèses sans grande valeur. Quant à prétendre que la place eût été enlevée sans coup férir, la chose est douteuse. N'y avait-il pas derrière les murs près de sept mille hommes (plus de 3,000 de la marine et à peu près autant amenés par M. Sailly)? L'investissement eut été possible. Mais l'armée de secours fut bien intervenue.

Pour ce qui est du projet prêté au prince Eugène de faire débarquer à la Seyne un corps de 12,000 hommes, il n'a dû germer que dans l'imagination de l'auteur. Une flotte aurait-elle pu forcer l'entrée de la petite rade et opérer un pareil débarquement sans le feu des forts et des remparts dont l'artillerie n'était pas entamée ?

La Provence avait été envahie trois fois en moins de deux cents ans, et trois fois l'ennemi avait dû regagner la frontière sans avoir eu un succès réel à enregistrer.

Comme le connétable de Bourbon, comme Charles-Quint, le duc de Savoie avait vu son armée se fondre, épuisée par les fati-

gues d'une opération que la nature du pays rendait très pénible , autant que par les combats livrés aux troupes françaises. Il faut aussi rendre un juste hommage au patriotisme de la population. Les Toulonnais , particulièrement , apportèrent à l'œuvre de la défense un concours dévoué autant qu'énergique.

Louis XIV l'écrivait de sa main au comte de Grignan , il le remerciait en son nom et au nom de la France.

Notre court travail était terminé lorsque nous avons été mis à même de pouvoir prendre connaissance des documents déposés aux archives de la ville de Toulon. Il y a là une riche collection renfermant nombre de pièces d'un très grand intérêt , et pour ce qui se rapporte aux événements de 1707 , nous citerons particulièrement une série d'ordres de M. de Saint-Pater et de M. de Chalmazel et trois relations du siège. La première , rédigée par Henri Ferrand , second consul ; la deuxième sans nom d'auteur , la troisième , la plus complète , due à « un aide de camp du marquis de Chalmazel , commandant de la place ». C'est une copie portant cette mention : « collationné sur l'original qui appartient à M. Matterer , capitaine de vaisseau , par le soussigné , archiviste de la ville de Toulon , le 14 mars 1841 », signé Vienne. On a là un véritable journal écrit au jour le jour , sous l'impression des événements qui se déroulaient et digne , à coup sûr , d'être livré à la publicité.

Ajoutons que la bibliothèque de la ville de Toulon possède un volumineux manuscrit , comprenant la correspondance du maré-

chal de Tessé pendant cette période de 1707. Cette copie présente, à notre avis, toute garantie d'authenticité, et on trouve là nombre de lettres des plus attachantes : plusieurs , relatives à la défense des Alpes , ont un intérêt militaire très réel.
